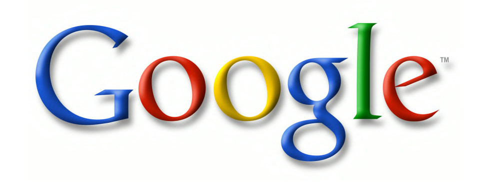



A 750,952
X2
G
7974
Petite Bibliothèque
de
L'Armée Française
Historique
du 89ème Régiment
d'Infanterie
CHARLES-LAVAUZELLE
ÉDITEUR
PARIS
LIMOGES


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

HISTORIQUE

DU

89e RÉGIMENT

D'INFANTERIE

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTORIQUE

DU

89E RÉGIMENT

D'INFANTERIE

« Ce ne sont pas nos légendes qui nous ont perdus. Nos légendes sont nos gloires. C'est encore dans ces légendes que nous puisons les grands exemples, les grandes pensées, les grandes convictions qui, sur le champ de bataille, nous inspirent et nous montrent comment on fait son devoir. » (Général CHANZY.)



PARIS
11, Place Saint-André-des-Arts

LIMOGES
46, Nouvelle route d'Aixe, 46

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
EDITEUR

1891

L'HISTOIRE DU RÉGIMENT

Chaque famille a son histoire, ses traditions, ses souvenirs ; c'est un patrimoine qui est recueilli pieusement par les enfants et transmis religieusement d'âge en âge, de génération en génération.

Le régiment, cette famille militaire dont tous les membres, solidaires les uns des autres et unis par des liens d'estime, d'affection et de respect, sont animés d'un même esprit, l'esprit de discipline, de dévouement, d'honneur et de sacrifice, dans un but unique et grandiose : la défense de la *France*, le régiment aussi a son histoire, sa légende glorieuse, que chacun doit connaître.

Inscrits en lettres d'or au *Drapeau*, l'emblème sacré du régiment et de la *Patrie* elle-même tout entière, quatre noms résument, dans un touchant laconisme, la part de gloire que le régiment s'est acquise dans nos annales militaires :

Valmy, Hohenlinden, Caldiéro, Lutzen.

Ces noms impérissables, que porte dans ses plis le drapeau du 89e, gravons-les

profondément dans nos cœurs, exaltons-nous à leur glorieux souvenir.

Rappelons-nous que le 89e a toujours été à hauteur de sa tâche, que, dans les revers comme dans les succès, il n'a jamais dégénéré et a toujours rempli vaillamment son devoir.

C'est une consolation pour le présent, une espérance pour l'avenir.

Instruisons-nous à ces traditions de bravoure, de dévouement et de sacrifice; prenons exemple sur nos aînés, faisons toujours honneur au drapeau du 89e; et, vienne le jour où nous aurons à le défendre, ajoutons de nouveaux titres de gloire à sa légende, une page illustre de plus à son histoire !

AVANT-PROPOS

Le numéro d'un régiment est son nom patronymique; il établit avec les corps qui l'ont porté à diverses époques une sorte de parenté par alliance.

Jusqu'en 1791, les régiments portaient le nom de leur colonel, le nom d'un prince ou celui d'une province, et n'avaient de numéro que pour indiquer l'ordre de préséance qu'ils devaient garder entre eux; ces numéros changeaient souvent par suite d'extinction d'anciens régiments ou de formation de nouveaux corps.

Le règlement du 1er janvier 1791 prescrivit que les régiments quitteraient leurs noms particuliers et ne seraient plus désignés que par un numéro. Mais, dans la suite, il arriva rarement, au milieu des organisations successives de l'armée, que le numéro primitivement affecté à un corps le suivît dans sa nouvelle transformation. Toujours, ou peu s'en faut, le sort lui en donna un nouveau.

Les principales époques d'organisation sont les suivantes :

1791. Un numéro invariable est assigné à chaque régiment. Royal Suédois, qui avait le numéro 89 dans l'ordre des préséances, devient par suite, au commencement de 1792, le 89e régiment d'infanterie.

1794. Création de demi-brigades de bataille par l'amalgame d'un bataillon des anciens régiments avec deux bataillons de volontaires nationaux; mais la 89e demi-brigade n'est pas formée avec un bataillon du 89e régiment.

1796. On donne aux demi-brigades de bataille le nom de demi-brigades de ligne, et on leur assigne par le sort un nouveau numéro, en leur incorporant d'autres troupes au moyen d'un deuxième amalgame. Aussi la 89e demi-brigade de ligne ne fut-elle pas composée de l'ancienne 89e demi-brigade de bataille.

1803. Chaque demi-brigade prend, en conservant son numéro, le nom de régiment d'infanterie (1).

1814. Incorporation dans les régiments de ceux qui portent les numéros les plus élevés et des corps d'infanterie de formation extraordinaire sous l'Empire. Par suite, diminution du nombre total des régiments.

1815. Nouvelle organisation précédée du licenciement, transformation des régiments en légions départementales, sans égard pour leur numéro. (Cette organisation ne fut jamais complètement terminée.)

1820. Formation de régiments de ligne et d'infanterie légère. La légion des Hautes-Pyrénées devient le 14e régiment d'infanterie légère.

1854. Suppression, par suite de la création antérieure (1840) de bataillons de chasseurs à pied, des régiments d'infanterie légère, qui prennent rang à la suite des régiments d'infanterie de ligne. Le 14e léger devient le 89e de ligne.

1870. Formation des régiments de marche, qui se fondent, l'année suivante, avec les régiments de ligne portant le même numéro.

---

(1) Le nombre des régiments est, en outre, diminué par la suppression de vingt-huit demi-brigades, dont la 89e.

DIVISIONS PRINCIPALES DE L'HISTORIQUE

En présence de si nombreuses transformations, il était impossible de remonter à la source première du 89e actuel, et il a fallu se conformer à ce qui s'est fait d'ailleurs dans tous les régiments, c'est-à-dire s'attacher, depuis 1792 jusqu'à nos jours, au numéro plutôt qu'au corps lui-même en faisant l'historique de tous les corps qui ont successivement porté le numéro 89.

De 1815 à 1854 toutefois, exception devait être faite à cette règle, dans le but de retracer l'historique de la légion des Hautes-Pyrénées (no 64) et du 14e régiment d'infanterie légère, qui ont réellement formé le 89e.

En ce qui concerne l'époque antérieure à 1792, il eût fallu, pour agir de même, étudier l'histoire d'un grand nombre de corps différents, sans aucun lien entre eux ; il a paru préférable de procéder comme il suit :

Choisir le régiment qui avait le numéro 89, à la suite du décret de 1791 (Royal Suédois), et suivre son histoire sans avoir égard à ses changements de noms et de numéros, en remontant jusqu'à son origine, c'est-à-dire jusqu'à sa formation en 1690.

En résumé, l'historique se divise en deux parties bien distinctes :

1° *De* 1690 *à* 1794. Historique d'un seul et même régiment ; ce qu'on pourrait appeler sa monographie ;

2° *De* 1794 *à* 1891. Historique de tous les corps ayant successivement porté le numéro 89 (excepté, comme il a été dit précédemment, de 1815 à 1854).

Cette dernière partie constitue, à proprement parler, l'*histoire du numéro* 89 dans l'armée française.

Subdivisions.

Historique du régiment Royal Suédois, 1690-1792.
Historique du 89e régiment d'infanterie, 1792-1794.
Historique de la 89e demi-brigade de bataillë, 1794-1796.
Historique de la 89e demi-brigade de ligne, 1796-1803.
Historique de la légion des Hautes-Pyrénées, 1815-1820.
Historique du 14e régiment d'infanterie légère, 1820-1854.
Historique du 89e régiment d'infanterie de ligne, 1855-1870.
Historique du 89e régiment d'infanterie de ligne, en 1870.
Historique du 89e régiment de marche, en 1871.
Historique du 89e régiment de ligne, 1871-1891.
Batailles inscrites au drapeau.

CONCLUSION

Annexes.
Lettre du général Schauenbourg au général Masséna.
Etats de services des colonels ayant commandé le régiment.
Actes de courage et de dévouement accomplis par des militaires du régiment.
Etat des officiers faisant partie du régiment le 20 février 1891.

Ire PARTIE (1690-1794)

Historique du régiment Royal-Suédois (1690-1792).

« Après la bataille de Fleurus, livrée le 1er juillet 1690, Henri Leisler, Allemand d'origine, qui servait dans le régiment suisse de Stuppa jeune, obtint une commission; datée du 1er août, pour former un régiment d'infanterie allemande avec les nombreux prisonniers que la victoire avait mis dans nos mains. Leisler organisa ainsi dix compagnies ; elles furent en grande partie composées avec les hommes d'un excellent corps d'infanterie suédoise au service de la Hollande, qui passait avant la bataille pour n'avoir jamais été vaincu, mais qui ce jour-là avait trouvé son maitre dans le régiment de Navarre. Ceci explique pourquoi tous les colonels qui succédèrent à Leisler furent Suédois, et pourquoi ce corps prit plus tard le titre de Royal-Suédois. » (1).

Sous le nom de ses colonels successifs, Leisler (1er août 1690), baron de Sparre (29 octobre 1694), de Lenck (10 mars 1714), Appelghren (19 décembre 1734), ce régiment prit une part importante aux guerres suivantes :

---

(1) Histoire de l'infanterie française par le général Susane.

Les renseignements qui suivent sur le Royal Suédois sont extraits de cet ouvrage.

GUERRE DE LA LIGUE D'AUGSBOURG

Armée du Roussillon, 1691-1697. — Siège de Rozes (1693) ; siège d'Hostalrich (1694), où LEISLER fut tué ; siège de Barcelonne (1697).

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE

Pays-Bas et Flandre. — Combat de Nimègue (1702). Victoire d'Eckeren (1703). Ramillies (1706). Belle défense de Menin (1706). Audenarde (1708). Malplaquet (1709). Prise de Douai, du Quesnoy, de Bouchain (1712).

Sur le Rhin. — Prise de Landau et de Fribourg (1713).

GUERRE DE LA SUCCESSION DE POLOGNE

Occupation de Nancy et de la Lorraine (1733). Prise de Trêves, de Traërbach et de Philippsbourg (1734). Combat de Klausen (1735).

GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE

Campagne de Bohême. — Affaires de Frawemberg, de Wodnian et de Sahay (1742).

Prague (1742). — Dans la fameuse sortie du 22 août, le colonel APPELGHREN, qui commandait la colonne de droite, eut le poignet fracassé par une balle et mourut de sa blessure.

En récompense de la valeur déployée par le régiment Appelghren dans cette affaire, le roi lui donna le titre de Royal Suédois et les privilèges des régiments royaux (ordre du 30 octobre 1742).

C'est sous ce titre qu'il participa à la glorieuse retraite de l'armée française à travers la glace,

la neige et les ennemis, retraite qui illustra le maréchal de Belle-Isle.

Mais le régiment s'arrêta sur le Danube, comme tous les régiments allemands, se rallia à l'armée de Bavière (janvier 1743), et commença une nouvelle campagne en se jetant dans Egra, bloquée par les impériaux. Il réussit, dans plusieurs sorties pleines d'audace, à ravitailler la ville.

Royal Suédois ne rentra en France qu'en juillet, après le relèvement de la garniron d'Egra, et se distingua bientôt dans de nouveaux combats :

Sur le Rhin. — Reprise de Wissembourg et des lignes de la Lauter. Combat d'Augenheim (1744).

Nouvelle campagne en Bavière. — Attaque de Donauwerth (1744). Combat de Pfaffenhofen (1745), où les grenadiers du régiment soutinrent vaillamment la retraite à l'arrière-garde.

Aux Pays-Bas. — Victoire de Raucoux, remportée par le maréchal de Saxe (1746). Royal-Suédois se signala à l'attaque du village d'Ance. Victoire de Laufeld (1747) et investissement de Maëstricht (1748).

GUERRE DE SEPT ANS

Campagne de Hanovre. — Bataille d'Hastembeck, où le Royal-Suédois se distingua encore (1757). Occupation de Minden et de Hanovre (*id.*). Défense de Harbourg (*id.*).

Sur le Rhin et dans la Hesse. — Combat d'Alpen (1758). Bataille de Crevelt (*id.*). Combat de Sundershausen (*id.*). Prise de Cassel et bataille de

Lutzelberg (*id.*). Bataille de Bergen, sur la Nidda, près de Francfort (1759). Le régiment y soutint la première attaque des Hanovriens, commandés par le prince Ferdinand de Brunswick. Combat de Corbach (près de Cassel), où Royal-Suédois fut un des corps les plus sérieusement engagés (1760). Il venait d'être renforcé par l'incorporation de Royal-Pologne.

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE DES ÉTATS-UNIS

Siège et prise de Mahon (Minorque) (1781), sous les ordres du duc de Crillon.

Attaque de Gribraltar (1782) et combat des batteries flottantes (13 septembre), où le régiment perdit le lieutenant MYRING et eut 25 hommes tués ou blessés.

Royal-Suédois eut successivement pour colonels ou colonels-lieutenants les personnages ci-après :

Comte DE SPARRE DE KRONEMBERG (Joseph-Toffeta), 30 octobre 1742.

Comte DE SPARRE DE KRONEMBOURG (Alexandre-Toffeta), 22 avril 1757.

Comte DE SPARRE DE KRONEMBOURG (Ernest-Toffeta), 17 juin 1770.

Comte DE FERSEN, 21 septembre 1783.

Baron DE FURSTENWŒRTHER, 25 juillet 1791.

Mais la plupart de ces chefs de corps se firent remplacer, dans le commandement direct et réel du régiment, par des colonels commandants.

Historique du 89e régiment d'infanterie.

(1792-1794.)

1792. Au commencement de l'année, le 89e régiment d'infanterie est formé à deux bataillons par le Royal-Suédois, qui lui transmet ses glorieuses traditions.

Le 1er mars, les deux bataillons, forts de 1734 hommes, sont à Valenciennes (1).

A partir du 1er juin, ils agissent isolément; le 2e bataillon reste à Valenciennes comme dépôt; le 1er fait partie de l'armée du Nord et se rend au camp de Famars. Les deux bataillons du 89e ne seront de nouveau réunis que le 8 septembre 1793, pour combattre ensenble à Hondschoote.

Le 1er bataillon prend part, *le 18 juin*, à la prise de Menin, et, le 24 juin, à l'affaire de Courtrai.

ARMÉE DU NORD

25 *juin.* Le maréchal Lückner commande en chef l'armée du Nord. La 1re ligne est sous les ordres du lieutenant général Biron.

Le 1er bataillon du 89e fait partie de la 1re division de cette ligne, commandée par le maréchal de camp Linck, et a pour colonel M. de Fürstenwœrther.

---

(1) Le 27 avril, les 5e et 89e régiments d'infanterie, les 14e et 17e dragons, en garnison à Valenciennes, reçoivent leurs nouveaux drapeaux en échange des anciens. qui furent brûlés. (Archives de la mairie de Valenciennes.)

Le maréchal Luckner met ses troupes en mouvement le 12 juillet; 15 bataillons, dont le 1er du 89e, et 25 escadrons composent la première ligne de l'armée du Nord.

Cette colonne, qui marche sur Metz, est le 27 à Thionville, où elle campe jusqu'au 4 août.

Le 10 *août,* l'armée du Nord prend le nom d'armée du Centre. Elle compte alors : 9,180 fantassins, 4,400 cavaliers, en tout 13,580 combattants, non compris les troupes de garnison s'élevant à 23,845 hommes.

Le 24 *août,* le maréchal Lückner fait évacuer les camps de Richemont et Fontoy pour s'établir près de Metz, entre le château de Frascaty et la Moselle.

Le 25, le lieutenant général Kellermann est nommé général en chef de l'armée du Centre.

Kellermann quitte, *le* 4 *septembre,* le camp de Frascaty pour rejoindre le général Dumouriez, qui lui a donné rendez-vous vers Sainte-Menehould.

Bataille de Valmy.

Le 21, la victoire de Valmy (1), remportée sur les Prussiens, sauve la France de l'invasion.

Le 27, le 1er bataillon du 89e rentre à Metz pour faire partie de la garnison de cette place.

Le 2e bataillon ne reste pas inactif; *le* 27 *septembre,* il fait partie de l'armée du Nord.

Le 1er *octobre,* le 1er bataillon, fort de 800 hommes, se trouve au camp de Gravelotte, sous Metz.

Par suite du décret de la Convention nationale,

---

(1) Figure au drapeau. (Voir page 93.)

en date du 1[er] octobre, qui divise les forces de la République en huit armées, celle du Centre prend, *le* 3 *novembre,* la dénomination d'armée de la Moselle. Le lieutenant général Beurnonville est commandant en chef.

CORPS D'ARMÉE DU NORD

Lieutenant général : LA BOURDONNAYE ; commandant : DUMOURIEZ, général en chef.

Le 8 *novembre,* le 2[e] bataillon est à l'avant-garde commandée par le maréchal de camp Lamarlière.

Il entre à Tournai, que les Autrichiens évacuent à la suite de la victoire des Français à Jemmapes.

Le 11, le 2[e] bataillon, toujours à l'avant-garde, entre à Gand.

Le 16, l'avant-garde se dirige sur Anvers, par Termonde.

Le même jour, par ordre du général Beurnonville, le 1[er] bataillon du 89[e] et les troupes cantonnées autour de Metz se mettent en mouvement marchant sur Trèves.

Le 2[e] bataillon arrive à Anvers *le* 18 *novembre.*

Le 19, le corps du lieutenant général La Bourdonnaye s'établit à Berchem, sous Anvers, pour faire le siège de la citadelle.

L'ouverture de la tranchée s'effectue *dans la nuit du* 25 *au* 26, et, dès le surlendemain, vers 1 heure de l'après-midi, l'artillerie commence le feu. L'incendie éclate à 2 heures ; à 4 heures, il est dans toute sa violence et, à 6 heures du soir, le commandant demande à capituler.

Le lendemain, à 1 heure du soir, la capitulation est signée, et la garnison, prisonnière de guerre, sort de la citadelle à l'effectif de 1,100 hommes.

ARMÉE COMBINÉE DU NORD, DE LA BELGIQUE ET DES ARDENNES.

DUMOURIEZ, général en chef. (1er décembre.)

ARMÉE DU NORD

Lieutenant général : MIRANDA, commandant.

Effectif: 16,208 hommes, ou 20,548 hommes en y comprenant les flanqueurs de l'armée de Belgique.

Le 4 décembre, l'armée se porte sur la Meuse; le 2e bataillon du 89e fait partie de la division de gauche (forte de 4,533 hommes), aux ordres du maréchal de camp Chancel.

Le 6, après deux jours de marche, cette division arrive à Diest et prend ensuite des cantonnements le long de la Meuse, la gauche à Ruremonde, la droite à Stockeim.

Pendant ce temps, le 1er bataillon du régiment prend part à des affaires d'avant-postes près de la Montagne-Verte ((*7 et* 8 *décembre*).

Le 26 *décembre*, le 2e bataillon, aux ordres du général Lamarlière, est cantonné à Brée.

1793. Le général de division Lignéville prend, *le* 6 *février*, le commandement de l'armée de la Moselle.

Le 2e bataillon du 89e appartient à la division Champmorin (forte de 5,340 hommes), qui marche sur le fort Saint-Michel (rive gauche de la

Meuse). Cette forteresse barre la route de Venloo, place forte hollandaise.

Le 11 février, le fort Saint-Michel est emporté, et, *le 24*, les dispositions sont prises pour canonner Venloo, occupée, depuis le 11, par les Prussiens.

Mais, trop vivement menacé par les impériaux et les Prussiens, qui ont la supériorité du nombre et marchent de Juliers sur Aldenhoven et de Düren sur Eschweiler et Ruremonde, le général Champmorin met sa division en retraite dans la nuit *du 5 au 6 mars.*

Le 6, il arrive à Weerdt, à 10 heures du matin, y rassemble ses troupes et se dirige sur Diest.

Le 7, affaire près de Hasselt.

Les 10, 11 et 12, nouveaux combats près de Diest. Le 2e bataillon du 89e prend part à tous ces engagements.

Le 13 mars, le général en chef Dumouriez évacue la Hollande sur l'ordre de la Convention nationale.

La division Champmorin est chargée de mettre Diest en état de défense. Elle se compose du 1er bataillon du 71e et des 2es bataillons des 24e, 74e et 89e d'infanterie, de 2 escadrons du 13e de cavalerie et enfin de 6 bataillons de volontaires nationaux ; en tout, 4,800 hommes.

L'archiduc Charles ayant enlevé Tirlemont de vive force *le 15*, Dumouriez accourt le 16 pour reprendre cette place.

Les divisions Champmorin et Maczinski, sous les ordres du général Miranda, se portent contre la droite de l'ennemi ; le général Valence enlève Tirlemont avec vigueur, et l'archiduc Charles, débordé par suite du mouvement de Miranda sur

Oplinter et Orsmaël, se décide à la retraite, ayant perdu 800 hommes. Il se retire sur Neerwinden et Neerlanden.

Le 17 mars, le général Dumouriez établit son armée, la droite près et en avant de Goidsenhoven, la gauche vers Orsmaël, appuyée à Wommersom.

L'armée du prince de Cobourg prend position, la gauche à Overwinden, la droite vers Hall à Dormaël, le général de Clerfayt avec un corps de cavalerie à Overwinden.

La Gette sépare les deux armées, fortes de 40,000 hommes environ chacune, avec un front de deux lieues.

Le général Dumouriez, vivement menacé par les troupes de Hohenlohe, qui marchent sur Namur, sur Bruxelles et sur Louvain, juge qu'il est urgent de tenter la bataille.

18 *mars. Bataille de Neerwinden.* — Vers 8 heures du matin, l'armée française se met en mouvement et passe la Gette. Le général Miranda commande l'aile gauche, composée des divisions Champmorin et Maczinski et de la brigade Ruault, formée de volontaires.

La division Champmorin quitte Oplinter et Neerlinter, se portant sur les Drieztches, qu'elle met en état de défense, et passe ensuite le pont sur la grande Gette, pour marcher sur Heelen. Mais, après un premier succès, elle est repoussée par les troupes du prince de Wurtemberg et se replie en subissant de grandes pertes.

Le général Champmorin fait rompre le pont d'Heelen, et se retire avec le général Ruault dans sa position fortifiée de la troisième Drieztche.

Le 2e bataillon du 89e et quelques bataillons,

réunis sous les ordres du général O'Keating du 87e avaient pris Léau, qu'ils durent abandonner pour se rallier au général Champmorin.

Dumouriez, vainqueur à la droite et au centre, apprend, vers 8 heures du soir, que sa gauche a été repoussée, et, *le* 19, vers 2 heures du matin, donne l'ordre de repasser la Gette.

La division Champmorin rentre à Oplinter et à Sainte-Marguerite.

Le 20, elle se dirige des hauteurs de Sainte-Marguerite sur les villages de Herckhem et Buickem ; pendant cette marche, elle est canonnée par l'ennemi, qui est entré à midi à Tirlemont.

Le 21, la division prend position à Pallenbergh, près de Louvain, à gauche de la route de Tirlemont, et le général Champmorin reçoit du général en chef l'ordre de tenir ferme.

Défense de la position de Pallenbergh.

Le 22, les généraux Champmorin, à Pallenbergh, et La Marche, à Torbeeck, sont attaqués, entre 11 heures et midi, par la droite des impériaux, commandée par le prince de Wurtemberg. Pendant six heures, ils se défendent avec bravoure et repoussent victorieusement les attaques d'un ennemi supérieur en nombre ; les soldats du 89e se font remarquer par leur courage et leur énergie.

La nuit met fin au combat, et l'ennemi se retire avec une perte de 500 hommes ; les Français avaient eu 300 tués ou blessés.

Le lendemain (23 *mars*), le prince de Wurtemberg renouvelle son attaque contre la position de

Pallenbergh ; il est repoussé par les troupes du général Champmorin, qui déploient la même vigueur que la veille. Les impériaux laissent encore 500 des leurs sur le terrain.

Malheureusement, le général La Marche évacue sans ordre la position de Torbeeck ; cette retraite inattendue produit de la confusion sur la ligne de défense.

Sur l'ordre du général en chef, le général Champmorin se replie, au déclin du jour, sur Louvain, où l'ennemi, qui le suit, entre le même soir.

Le 25, l'armée française traverse Bruxelles sans être inquiétée ; elle marche en deux colonnes, l'une sur Tournai, par Enghien et Ath, l'autre sur Mons, par Hall et Soignies.

Le 27, l'avant-garde est à Courtrai.

Le 28, l'armée du Nord passe à Mortagne, se rendant au camp de Bruille, à Orchies et à Saint-Amand (entre Douai et Condé).

Le 30, Dumouriez abandonne le camp de Tournai et passe à l'ennemi. Le 31, a lieu l'arrestation des généraux Miranda et Maczinski.

Le quartier général de l'armée est à Saint-Amand *le* 1er *avril.*

Le 5, Dumouriez est remplacé, comme général en chef, par le général Dampierre, qui réunit 22,000 hommes au camp de Famars, sous Valenciennes. Dans le but de laisser le temps à ses troupes de se refaire, il a l'intention de rester sur la défensive, en se contentant de harceler l'ennemi.

Le 7 avril, le général Bouchotte, commandant à Cambrai, nommé ministre de la guerre, va visiter le camp de Famars pour s'assurer de la

pénurie et de la faiblesse des corps qui en font partie.

Le 10, l'ennemi réussit à repousser nos avant-postes, qui sont refoulés dans Valenciennes et dans Condé, et, *le* 12, le général de Clerfayt se porte, avec les troupes prussiennes, sur Maulde et Bruille.

Le 2e bataillon du 89e est compris, *le* 22 *avril*, dans l'armée du Nord, qui, avec l'armée des Ardennes, forme l'armée combinée. Elle occupe la ligne Anzin, Marchiennes, Basnon, Famars, Préseau, Villers-Pol et le Quesnoy.

ARMÉE COMBINÉE DU NORD ET DES ARDENNES.

Organisée dès *le* 1er *mai*, cette armée est placée sous le commandement du général Dampierre.

Elle se compose :

1° De l'armée des Ardennes : 20.080 hommes, avec les flanqueurs de gauche. — Le général Lamarche la commande ;

2° De l'armée du Nord : 29,368 hommes avec les flanqueurs de droite de l'avant-garde.

Le chef d'état-major est le général Gobert (1).

Les commissaires de la Convention envoyés à l'armée intiment au général Dampierre l'ordre de prendre l'offensive, et le général en chef se décide à attaquer l'ennemi sur les deux rives de

---

(1) Le 2e bataillon du 89e (297 hommes présents sous les armes) forme, avec les deux bataillons de volontaires, la 2e brigade de la 2e division de l'armée du Nord, commandée par le général d'Avaine.

l'Escaut, dans le dessein de débloquer la place de Condé, qui vient d'être investie.

L'armée coalisée, composée de corps prussiens, anglais et hanovriens, était établie sur la ligne Tournai, Maulde, Leselles, Saint-Amand. Viroigne, Raismes, Bruay, Escautpont, Curgies, Voulain, Saultain, Rombies et Sebourg.

Le 1er *mai*, à la pointe du jour, le général Dampierre met ses troupes en mouvement; il fait attaquer à la fois toutes les positions; mais les efforts des républicains ne peuvent vaincre la résistance de l'ennemi. Dampierre ordonne la retraite, après avoir perdu 400 hommes tués et 550 blessés, et se retire dans son camp de Famars.

Sur la rive gauche, nos troupes ne sont pas plus heureuses dans l'attaque de Bicoigne, Raismes et Saint-Amand, qui leur coûtent 300 tués et 600 blessés.

Les soldats eux-mêmes demandent à grands cris à marcher de nouveau à l'ennemi, pour se venger. Le général Dampierre ordonne, *le* 8 *mai*, une seconde attaque, qui a lieu principalement sur la rive gauche. Le 89e reste sur la rive droite.

Les positions de l'ennemi sont vigoureusement attaquées, mais un boulet frappe Dampierre, lui emportant la cuisse, et le général expire le lendemain.

Lamarche, qui le remplace provisoirement, se met en retraite à 9 heures du soir.

Défense du camp de Famars.

Le 23 *mai*, le 2e bataillon du 89e forme, avec deux bataillons de volontaires nationaux, l'une

des deux brigades, aux ordres du général Despouches, de la division du Nord.

Le prince de Cobourg prononce, à cette date, une attaque générale, depuis Orchies jusqu'à Bavay (avec 85,000 hommes contre 50,000 que comptait l'armée française), en portant la majorité de ses forces contre la partie de l'armée républicaine retranchée au camp de Famars.

Après une lutte acharnée, l'ennemi enlève les redoutes de la Ronelle et d'Astres, tourne la portion de Famars, et s'établit devant Quérenaing.

Les troupes du général Lamarche se sont bravement battues jusqu'à la nuit; mais, accablées par le nombre, sur le point d'être forcées dans leur dernier retranchement, elles évacuent le camp de Famars pendant la nuit, et se retirent derrière la Sensée et l'Escaut, au camp d'Etrun, sous les murs de Bouchain. Valenciennes est investie.

Les bataillons des brigades Despouches, savoir: 2e bataillon du 89e, 1er du 98e, se rendent à Douai; les quatre bataillons de volontaires vont au camp de Douchy.

Le 2e bataillon du 89e occupe le camp de Sin, près de Douai, avec le 1er bataillon du 56e et trois escadrons du 13e dragons.

Prise d'Arlon.

(Dans les journées *des* 7 *et* 8 *juin*, le 1er bataillon du 89e prend part à la prise d'Arlon.)

Le général Houchard est nommé général en chef de l'armée réunie du Nord et des Ardennes. Le chef d'état-major est le général de brigade Berthelmy.

Le 2e bataillon du 89e, fort de 467 hommes, est cantonné à Marquette, près de Wambréchies ; il fait partie de 9,017 hommes d'infanterie établis en avant du camp de Lille, avec le 12e et le 90e régiments.

Le général en chef réunit les troupes stationnées autour de Lille, en forme un corps de 15,000 hommes, et le porte contre les cantonnements de l'armée hollandaise.

Prise du village de Tourcoing (23 août).

Dans cette affaire, où le 89e se signale d'une façon particulière, le village de Tourcoing, après avoir résisté pendant quatre heures, est enlevé à la baïonnette sous les yeux des généraux Houchard et Béru et des représentants Levasseur et Bentabole. Il faut escalader les ouvrages de défense, enlever les batteries et poursuivre l'ennemi de maison en maison, la baïonnette dans les reins. Trop pressés de s'emparer de la position, nos tirailleurs sont repoussés deux fois ; mais, l'attaque devenant générale, l'ennemi est assailli sur son front et sur ses flancs avec une irrésistible impétuosité. Au moment où le 89e débouche du village, les escadrons ennemis se présentent pour le charger, mais ils sont mis en désordre par des batteries judicieusement placées, et la cavalerie française achève de les rompre.

Les Français perdirent 100 hommes tués et 400 blessés ; l'ennemi eut 300 hommes hors de combat et laissa entre nos mains 100 prisonniers, 100 chevaux et un obusier.

Les soldats du 89e se battirent depuis midi jusqu'à 8 heures du soir, sans trêve ni repos, et

la nuit ils ne déposèrent leur fusil que pour prendre la pelle et retourner contre l'ennemi ses propres ouvrages.

Bataille de Hondschoote.

Sur les injonctions du comité de Salut public et d'après les instructions de Carnot, le général Houchard marche au secours de Dunkerque, assiégée par le duc d'York avec les Anglais et les Hanovriens.

Le siège est couvert à Ost-la-Chapelle par le maréchal de Freytag avec 15,000 hommes, et à Menin par le prince d'Orange avec 15,000 autres. 32,000 Anglais se trouvent devant Dunkerque même.

Houchard, renforcé par 15,000 hommes tirés des armées du Rhin et de la Moselle (le 1er bataillon du 89e fait partie de ces troupes de renfort), vient attaquer, *le* 6 *septembre,* les avant-postes de Freytag.

Le combat dura trois jours. Ce ne fut pas précisément une bataille, mais une série d'engagements dans lesquels la valeur des soldats joua un plus grand rôle que les combinaisons du général.

Le 1er *jour* (6), l'attaque ne fut pas poussée à fond, mais le 1er bataillon du 89e se signala en coopérant vaillamment à l'enlèvement de Poperinghe et de Rousbrugge.

Le 7, l'attaque, prononcée contre le village de Hondschoote, échoua devant la ferme contenance de l'ennemi.

Le 8 enfin, Houchard entame une action générale. Les deux bataillons du 89e, depuis si longtemps séparés, prennent part à l'attaque.

« Les tirailleurs occupent les taillis de Honds-

choote, et déciment à coups de fusil les défenseurs du village. Les généraux Jourdan, Vandamme, Colaud, les réprésentants Levasseur et Delbrel, le sabre en main, se mettent en tête des colonnes d'assaut; Houchard entraîne un régiment de cavalerie tenu en réserve. Tous entonnent la *Marseillaise* et le chant de la *Carmagnole*. En même temps, une partie de la garnison de Dunkerque, habilement conduite par Hoche, tombe sur les derrières des Anglais; toutes les positions sont enlevées. Le duc d'York, craignant de voir son armée coupée en deux, lève précipitamment le siège.

» La Convention nationale décrète que l'armée du Nord avait bien mérité de la Patrie (1). »

Combat devant Courtrai.

Le 15 septembre, le 89e assiste au combat devant Courtrai, à la suite duquel le général Houchard, arrêté pour n'avoir pas su profiter de sa victoire de Houdschotte, est remplacé par le général Jourdan (2) dans le commandement en chef de l'armée du Nord.

Chargé de débloquer la place de Maubeuge, après avoir concentré et réorganise l'armée et reçu les renforts venus de l'armée des Ardennes, Jourdan part du camp de Guise, le 10 *octobre,* avec 50,000 hommes, marchant à la rencontre des 80.000 hommes du prince de Cobourg. Carnot l'accompagne et l'aide de ses conseils.

---

(1) Général Thoumas : *Autour du drapeau* (1789-1889).

(2) Jourdan s'était signalé par sa belle conduite à Honschoote.

Bataille de Wattignies.

Après une lutte de deux jours (15 *et* 16 *octobre*), dans laquelle la baïonnette joua le plus grand rôle, l'armée française réussit à s'emparer des positions de l'ennemi, que le relief et les escarpements du terrain, de nombreuses batteries étagées en amphithéâtre et la construction de redoutes rendaient formidables. Les Autrichiens battirent en retraite.

Cette victoire de Wattignies dégagea Maubeuge et permit à l'armée du Nord de se réorganiser.

Déblocus de Maubeuge.

Le 89e participa à ces opérations du déblocus de Maubeuge et combattit particulièrement dans les journées *des* 6, 7 *et* 8 *octobre*.

En novembre, il eut à lutter en arrière de Beaumont sur la route de Philippeville, et malgré l'hiver, qui amena la suspension à peu près complète des hostilités, livra encore des engagements réitérés sur la route d'Avesnes à Maubeuge. Le quartier général de l'armée était à Guise.

Le repos de l'hiver fut mis à profit par Carnot et le comité de Salut public. L'activité la plus grande fut apportée à la réorganisation de l'armée, à la fabrication du matériel, des armes et des munitions.

1794. Au printemps de 1794, Carnot, après plusieurs tentatives infructueuses pour débusquer de front l'armée du prince de Cobourg, concentrée sur Mons, se décida à manœuvrer par les ailes. Pichegru, à la tête de l'armée du Nord, eut ordre d'envahir la Flandre maritime, et l'armée des Ardennes, franchissant la Sambre,

dut se porter sur Mons et sur Namur, de manière à menacer les communications de l'ennemi.

Plusieurs victoires de Pichegru forcèrent en effet Cobourg à se reporter en arrière sur Tournai.

Bataille de Fleurus (26 juin).

Sur la Sambre, l'armée des Ardennes eut d'abord à subir trois échecs en voulant franchir la rivière; Jourdan se porta à son secours avec l'armée de la Moselle, et ces deux armées réunies formèrent *l'armée de Sambre-et-Meuse*, qui se fit une si glorieuse réputation dans notre histoire militaire. Elle échoua d'abord dans une quatrième tentative de passage, mais enfin un cinquième effort fut couronné de succès et fut suivi de la capitulation de Charleroi, au moment même où Cobourg arrivait avec toutes ses forces au secours de cette place. Cette brillante victoire de Fleurus, à laquelle assista le 1er bataillon du 89e, eut pour conséquence la conquête de la Belgique, et l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée définitivement par Jourdan, se réunit, à Bruxelles, à l'armée du Nord. Les quatres places que l'ennemi nous avait enlevées, Condé, Valenciennes, le Quesnoy et Landrecies, furent bientôt reprises. A l'automne, Jourdan, ne commettant par comme Dumouriez la faute de laisser à l'ennemi le temps de se réorganiser, nous assura la possession de la Belgique en battant l'armée autrichienne sur la Roër et en la rejetant au delà du Rhin. Pendant l'hiver, Pichegru conquit la Hollande.

1er amalgame.

L'amalgame des volontaires et des troupes de ligne fondus dans des demi-brigades formées chacune d'un bataillon de ligne et de deux de bataillons de volontaires, voté le 21 février 1793, avait été tout d'abord ajourné.

Cette nouvelle organisation ne fut définitivement exécutée qu'en vertu d'un nouveau décret de la Convention, en date du 24 janvier 1794, conforme au précédent.

Dans cette formation nouvelle, qui devait subir des modifications successives, les demi-brigades ainsi constituées prirent le nom de demi-brigade de bataille.

Création de la 89e demi-brigade de bataille.

La 89e demi-brigade de 1re formation fut créée à la date *du* 13 *frimaire an III* (3 *décembre* 1794.)

Sa composition est la suivante :

1er bataillon du 45e régiment (la Couronne);

1er bataillon de la Vendée;

1er bataillon de la Meurthe.

Les deux bataillons de l'ancien 89e (ex-Royal-Suédois) furent embrigadés le 19 *juillet* 1794, et devinrent les noyaux des 161e et 162e demi-brigades de bataille.

Le 1er batailon de la 161e provenant, du 89e, entra le 24 *mars* 1796 à l'armée de Sambre-et-Meuse, dans la formation des 9e et 73e demi-brigades nouvelles.

La 162e demi-brigade, passée à l'armée du Rhin-et-Moselle, fut fondue, le 20 *février* 1796, dans la 103e nouvelle.

IIe PARTIE (1794-1891)

Historique de la 89e demi-brigade de bataille (1794-1796).

1795. La 89e demi-brigade assiste au siège de Luxembourg et concourt par sa bravoure à la reddition de cette place.

Siège et prise de Luxembourg.

Luxembourg était investie depuis *le mois de novembre* 1794 par trois divisions (1) de l'armée de la Moselle aux ordres du général René Moreaux. Ce général étant mort prématurément le 5 février 1795, les divisions de l'armée de la Moselle avaient été envoyées devant Mayence, occupée encore par l'ennemi, et remplacées sous Luxembourg par deux divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le siège de cette place, qui passait pour la plus forte de l'Europe, dura plus de six mois. Le blocus avait été formé le 22 *novembre*. L'hiver fut excessivement pénible pour les assiégeants, réduits à une demi-ration de vivres qui ne leur était même pas exactement distribuée. Le bombardement commença vers le 14 mai ; les batteries de la place ripostèrent avec vigueur pendant douze jours, mais les dommages furent assez considérables pour amener les habitants à réclamer une capitulation ; elle fut conclue le 1er *juin* 1795. La garnison, forte de 12,000 hommes, sortit avec les

(1) Divisions Taponier, Debrun et Ambert.

honneurs de la guerre, déposa ses armes sur les glacis et prêta le serment de ne pas servir contre la France avant d'être échangée. L'armée de siège ne comptait pas plus de 11,000 hommes de toutes armes (1).

Par suite de la prise de Luxembourg, l'ennemi n'occupait plus sur la rive gauche du Rhin que Mayence et la tête de pont de Manheim.

Cette tête de pont fut emportée bientôt par Pichegru, qui se rendit maître de la place en la menaçant d'un bombardement (*20 septembre*).

Mais il fut repoussé dans sa marche sur le Necker et rétrograda sur Kayserslautern (10 *novembre*), derrière le Speierbach, en découvrant Manheim.

Le général autrichien Würmser vint aussitôt mettre le siège devant la place.

Défense de Manheim.

La 89e demi-brigade, qui faisait partie des troupes de la garnison laissée dans Manheim, se signala à plusieurs reprises dans cette défense de 12 jours (10 *au* 22 *novembre*), tant avant que pendant le blocus de la ville. Elle partagea le sort de la garnison faite prisonnière.

2e amalgame.

Création de la 89e *demi-brigade de ligne.*

1796. La 89e demi-brigade de bataille (2) est

---

(1) Général Thoumas: *Autour du drapeau.*

(2) La 89e demi-brigade de bataille entra le 25 janvier 1797 (5 pluviose an V) dans la constitution de la 79e demi-brigade de ligne (armée de Rhin-et-Moselle).

reconstituée *le 1er floréal an IV* (20 *avril* 1796), sous le nom de 89e demi-brigade de ligne.

Elle est formée des éléments ci-après:

1er bataillon de l'ancienne 4e demi-brigade de bataille;

54e ancienne de bataille;

3e bataillon de la Mayenne;

3e bataillon de Barbezieux (Charente);

3e bataillon de Vosges-et-Meurthe (en partie);

3e bataillon des Amis de l'honneur français (en partie);

4e bataillon de Maine-et-Loire (en partie).

Et elle fait partie de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Historique de la 89e demi-brigade de ligne (2e formation) (1796-1803).

Obéissant aux ordres formels du Directoire, le général Moreau, commandant l'armée de Rhin-et-Moselle, effectue de vive force, le 23 *juin*, le passage du Rhin en face de Strasbourg.

Passage du Rhin et prise du fort de Kehl.

La 89e demi-brigade prend part à cette opération, qui est citée comme une des plus belles de ce genre, ainsi qu'à la prise du fort de Kehl, qui est attaqué et enlevé à la baïonnette. Les Autrichiens perdent 1,200 prisonniers.

Elle participe ensuite à une série de combats :

24 *juin*. — Combat contre des insurgés abrités dans un bois et derrière un cours d'eau.

26 *juin*. — *Combat près d'Offenbourg*. L'archiduc Charles, qui commande les Autrichiens, se met en retraite.

13 *août* (22 *thermidor*). — *Combat d'Oberkamach.*

« A 1 heure du matin, le prince de Condé, en position sur les hauteurs de Mindelheim, qu'il jugeait ne pouvoir conserver résolut, avant de se retirer, d'attaquer, à la faveur de la nuit, et de faire cesser par une action remarquable, les doutes blessants que les Autrichiens paraissaient élever sur la bravoure des émigrés. Il fondit sur les avant-postes du général Abbatucci et les repoussa vis-à-vis du bois en arrière de Kamlach.

» Un combat sanglant s'engaga alors dans ce bois, et le succès resta longtemps incertain. La 32e demi-brigade légère, assaillie par des forces bien supérieures, se défendit avec acharnement. Elle était toutefois exposée à céder peut-être au nombre, si la 89e, en échelons, ne se fût avancée pour la soutenir. Dès qu'elle prit part au combat, le succès ne fut plus douteux (1). »

Arrivée au pas de course sur le débouché de l'ennemi, la 89e réussit à le contenir par un feu ajusté et nourri, et à le rejeter hors du bois.

Harcelé par les troupes lancées à sa poursuite, il abandonne successivement ses positions pour regagner les hauteurs de Mindelheim.

Pendant sept heures, sans un moment de répit, sans boire ni manger, les soldats de la 89e demi-brigade, aidés de leurs camarades de la 3e légère, sautant de fossés en fossés, rejettent les colonnes ennemies vers Oberkamlach, après une dernière attaque prononcée avec impétuosité.

7 *fructidor*. Combat sur les hauteurs de Fried-

---

(1) Pillet : *Ephémérides.*

berg, après le passage du Zech. Les Autrichiens perdent près de 800 prisonniers.

13 *fructidor*. Surprise du camp autrichien devant Munich.

Bientôt, malheureusement, le général Moreau est arrêté dans cette série de succès et se trouve isolé au milieu de l'Allemagne devant des forces supérieures, par suite de la retraite de Jourdan, commandant l'armée de Sambre-et-Meuse, qui, après la bataille de Würtzbourg, pressé par l'archiduc Charles, se retire dans la direction de Mayence.

Obligé de rétrograder sans avoir été battu, le général sauve, par son énergie, son armée d'un désastre.

Retraite par le Val d'Enfer.

Pendant cette mémorable retraite de Moreau à travers les défilés de la Forêt Noire (Val d'Enfer, de Donaueschingen à Fribourg), qui est citée par les écrivains militaires comme une des plus savantes, la 89e demi-brigade combat à l'arrière-garde pendant quarante jours. Elle prend part à de nombreux combats contre les têtes de colonnes ennemies :

30 *septembre*. Affaire près de Ravensbourg.

4 *octobre*. Attaque très vive près de Foueschiug.

23 *octobre*. Attaque en avant d'Huningue.

Défense de la tête de pont d'Huningue.

26 *octobre* 1796-2 *février* 1797. *Défense de la tête de pont d'Huningue*. (Le général Moreau repasse le Rhin le 26 octobre sur les ponts de Brisach et d'Huningue.)

30 *novembre*. La 89e demi-brigade reprend la demi-lune dont les Autrichiens s'étaient emparés.

Les détails ci-après sont tout à l'honneur de la demi-brigade :

« Le 30 novembre, à 8 heures du soir, après un feu violent d'artillerie, plusieurs colonnes d'infanterie ennemie se portèrent sur les ouvrages de la tête de pont; après un combat opiniâtre, elles s'emparèrent de la demi-lune et paraissaient vouloir s'y établir, quand le général Abbatucci (1), à la tête des compagnies de grenadiers de la 89e demi-brigade commandées par le chef de bataillon Cassagne, sortit tout à coup de l'ouvrage à cornes, se précipita sur les Autrichiens et les chassa successivement de tous les postes dont ils s'étaient emparés. Le général, blessé mortellement dans cette affaire, succomba quelques jours après. Il fut regretté de toute l'armée; il était à peine âgé de 27 ans (2). » Sa mort rappelle celle de Marceau, perdu aussi pour l'armée et pour la France à la fleur de l'âge.

1797. 5 *février*. Reddition de la tête de pont d'Huningue. Les batteries de siège avaient commencé leur tir le 25 novembre et le pont de bateaux avait été promptement rompu par les projectiles. Cette destruction coupait toute communication des défenseurs avec la rive gauche du Rhin.

---

(1) Le général Abbatucci a sa statue sur la route de Bastia, aux portes d'Ajaccio. La mort de ce brave est le sujet du tableau qui doit orner la salle d'honneur du régiment. — Ses dernières paroles furent : « Pour la patrie! »

(2) Pillet : *Ephémérides*.

La garnison, laissée libre, sortit avec armes et bagages, après avoir détruit tout le matériel.

Le capitaine MARTIN et le lieutenant FAGGAT, de la 89e, s'étaient particulièrement signalés.

Passage du Rhin.

21 *avril.* Le général Desaix, commandant l'armée de Rhin-et-Moselle en l'absence de Moreau, alors à Paris, apprenant que Hoche à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse avait franchi le Rhin à Neuvied (18 avril) et était aux prises avec l'ennemi, effectue à son tour le passage du fleuve à Diersheim.

L'ennemi est repoussé avec impétuosité et mis en pleine déroute, malgré les difficultés que présentait l'opération et la vigueur avec laquelle les Autrichiens, commandés par le général Starray, s'étaient opposés au passage.

L'armée française déploya le plus brillant courage. La 89e demi-brigade, sous les ordres du colonel RUBI, franchit le Rhin une des premières et s'empara des retranchements de Kehl.

L'ennemi perdit ses munitions et ses équipages. Moreau venait d'arriver pour prendre le commandement en chef de l'armée, mais il fut arrêté par la nouvelle de l'armistice de Léoben et par l'ordre de suspendre les hostilités.

1798. ***Janvier.*** La 89e demi-brigade fait partie, *du 14 janvier* 1798 *au mois d'octobre* 1799, de l'armée d'Helvétie, commandée par Brune, puis par Masséna dès le commencement de 1799.

14 *janvier.* Sous les ordres du général Schauenbourg, qui commandait en Suisse la division détachée de l'armée du Rhin, la 89e prit une part active à un combat près du village de Perle. Les

Suisses furent poursuivis jusque sous les murs de Soleure, qui ouvrit ses portes.

Le général Brune soumit bientôt la Suisse à l'autorité française.

1799. *Janvier.* La 89e demi-brigade fournit des détachements qui entrent dans la composition de la 90e demi-brigade (armée des Côtes de l'Océan).

Mars. Les Grisons ayant appelé les Autrichiens, Masséna, commandant en chef l'armée d'Helvétie (30,000 hommes), franchit le Rhin et l'occupe depuis la source jusqu'au lac de Constance, après une série de combats dans lesquels il prend 15 pièces de canon et fait 5,000 prisonniers. Lecourbe, avec l'aile droite, se rend maitre de la vallée de l'Inn.

La 89e assiste à maints combats :

27 *mai. Affaire dans le Haut-Valais.*

30 *et* 31 *mai. Combat contre les Autrichiens*, qui sont repoussés. La 89e soutient courageusement les efforts de l'ennemi.

Juin. Tentative pour s'emparer du Simplon.

Septembre. Combat de Fontanamora. Attaque de la montagne de Rosinval.

Les Autrichiens ne font aucune résistance et sont obligés d'abandonner ensuite la vallée de Couches.

Entrée par le Saint-Bernard dans la vallée d'Aoste. — Le chef de la brigade Barbier, à la tête de 900 hommes, bat environ 3,000 Autrichiens et vient bloquer le fort de Bard.

Siège du fort de Bard.

1er *novembre. Combat dans les défilés de la Doria-Baltea.* — La 89e demi-brigade fait 200 prisonniers.

ARMÉE DU RHIN

Novembre. Pendant que le 2e bataillon lutte dans la montagne contre les difficultés sans nombre qui rendent sa marche si pénible, le 3e bataillon combat *au fort de Kehl.*

1800. 1er *mai.* L'armée dite du Rhin se trouve placée sous le commandement du général Moreau.

3 *mai. Bataille d'Engen.*

Après avoir fait franchir à son armée le Rhin sur plusieurs points, de Strasbourg à Schaffhouse, Moreau culbute les Autrichiens à Engen (près et au nord de Schaffhouse).

La 89e demi-brigade est réunie et fait partie de la réserve qui a franchi le Rhin à Bâle.

Le général Moreau, avec le corps de réserve, fait attaquer le village d'Engen, qui formait l'appui de la position ennemie. Le général Bontemps s'y porte avec la 67e demi-brigade, deux bataillons de la 10e légère et deux escadrons du 5e de hussards. Le général d'Hautpoul le suivait avec la réserve de cavalerie. Ces troupes, marchant en colonnes dans la plaine, sous le feu d'une batterie de 12 pièces de canon, arrivèrent bravement sur le village d'Engen et l'emportèrent. Mais, tout à coup, les bataillons de grenadiers hongrois, tenus en réserve, furent lancés sur elles ; la cavalerie autrichienne appuya, par une charge vigoureuse, ces bataillons, et, sous cet orage inattendu, nos soldats furent obligés de céder le village. La cavalerie du général d'Hautpoul fut ramenée par la grande masse des cavaliers ennemis. Le général Bontemps reçut une blessure grave au milieu de cette confusion.

Le général Moreau apprécie sur-le-champ la gravité de la situation et se décide à un coup de vigueur pour demeurer maître du champ de bataille. Il fait avancer quatre compagnies de la 89e demi-brigade, prend lui-même quelques compagnies de grenadiers qu'il a sous la main, les anime, les porte en avant, refoule tout ce qu'il rencontre, et ramène nos troupes victorieuses dans Engen.

Dans cette bataille, nos soldats firent des prodiges de bravoure: 25,000 Français remportèrent une victoire éclatante sur 40,000 Autrichiens.

5 *mai. Bataille de Mœsskirch.* — Le général autrichien Kray est de nouveau battu et rejeté sur le Danube.

La 89e demi-brigade se fait remarquer dans la bataille par son sang-froid et sa bravoure.

La division Lorges venait de s'emparer du village de Heudorf, lorsque l'ennemi, dérobant une partie de ses forces, les porta sur le plateau de Krumbach, d'où il menaçait notre flanc et nos derrières. Nos troupes allaient être accablées. La réserve autrichienne s'était jetée tout entière sur la division française, qui, après avoir pris et repris Heudorf plusieurs fois, était épuisée de fatigue. Elle se trouvait écrasée à la fois sous le feu de l'artillerie et sous la masse de l'infanterie ennemie. Heureusement, la division Delmas se porta rapidement au secours de la division Lorges. Cette brave troupe changea la face des choses, culbuta les Autrichiens et reprit le village d'Heudorf. Mais l'ennemi recevant un renfort considérable, le dirigea sur le flanc même de la division Delmas et la mit en danger d'être enveloppée.

Dans cette circonstance critique, le général

Moreau lança la 89e demi-brigade, qui se forma en bataille sous le feu de 16 pièces d'artillerie et lutta pendant plus d'une heure contre les masses autrichiennes.

Cette héroïque troupe resta inébranlable sous ce feu meurtrier et réussit à arrêter l'ennemi.

La division Richepanse, amenée à temps au point décisif, gravit, sous un feu plongeant, le plateau de Krumbach et mit en fuite les Autrichiens, qui furent battus sur tous les points (1).

7 *juillet. Attaque de Landshut.* — Deux compagnies de grenadiers et le 1er bataillon y prennent part.

Nota. — Depuis l'ouverture de la campagne jusqu'au 30 messidor an VIII, la 89e demi-brigade a eu à l'armée du Rhin :

Blessés : 4 officiers, 103 sous-officiers et soldats;
Tués : 3 officiers, 15 sous-officiers et soldats;
Prisonniers : 32 sous-officiers et soldats.

7 *octobre.* Un arrêté du Premier Consul, en date du 29 vendémiaire an IX, confirme les nominations ci-après, à dater du 8 thermidor, faites sur le champ de bataille par le général Masséna, commandant en chef l'armée du Danube :

Nominations du sous-officier Lefort; des sergents-majors David, Jérus, Bréau, Vassal; des adjudants sous-officiers Boulet et de Bassé à des emplois de sous-lieutenants.

1er *décembre. Combat d'Ampfingen.* — La 89e y fait des prodiges de valeur.

---

(1) Les détails ci-dessus sur les batailles d'Engen et de Mœsskirch figurent sur le placard concernant l'historique du régiment et affiché dans les chambres.

3 *décembre. Bataille de Honhenlinden* (1). — Moreau remporte sur l'archiduc Jean une brillante victoire, dans laquelle les Français mettent hors de combat 6,000 Autrichiens, en font prisonniers 16,000 et s'emparent de 100 canons.

Nominations faites à l'armée du Rhin par le général en chef.

An VIII. 15 pluviose. — LEFORT, sous-officier; BOULET, DE BASSÉ, adjudants sous-officiers: nommés sous-lieutenants.

15 *pluviose.* — DAVID, JÉRUS, BRÉAU, VASSAL, PROTEAU, ADRIEN, sergents-majors : nommés sous-lieutenants.

24 *ventôse.* — RIVIÈRE, GRANO, adjudants sous-officiers: nommés sous-lieutenants.

10 *germinal.* — LAVERGNE, sergent-major: nommé sous-lieutenant.

24 *floréal.* — MAYERS, sergent-major: nommé sous-lieutenant.

15 *prairial.* — LUISNIER, lieutenant: nommé capitaine.

1er *thermidor.* — GROISNE, capitaine: nommé chef de bataillon.

27 *thermidor.* — OUIC, LAPIERRE, BERTHIER, sergents-majors : nommés sous-lieutenants.

1801. 1er *fructidor.* — Un arrêté du 1er fructidor an IX décerne, à titre de récompense nationale, des baguettes d'honneur au tambour LUNEAU.

---

(1) Figure au drapeau. (Voir page 94.)

1802. Expédition de Saint-Domingue.
(Haïti-Antilles.)

Les nègres de cette colonie, abusant de la liberté, dont ils ne connaissaient ni les principes ni les limites, avaient massacré les blancs, et cette île, la plus belle des Antilles, ne nous appartenait plus.

Le Premier Consul envoya, sous les ordres du général Leclerc son beau-frère, une expédition, forte de 82,000 hommes, contre le noir Toussaint Louverture, qui, commandant la place forte de Saint-Domingue, s'était déclaré indépendant.

Les 2e et 3e bataillons de la 89e demi-brigade firent partie de cette expédition et furent mis à la disposition du Ministre de la marine.

Toussaint Louverture, forcé de capituler, fut transporté en France et interné au fort de Joux.

Mais l'insurrection continua et le corps expéditionnaire connut toutes les atrocités d'une guerre avec les noirs, sous un climat meurtrier.

La fièvre jaune décima les troupes.

Le général Leclerc mourut à la peine; son successeur Rochambeau eut bientôt les Anglais sur les bras, et, ne recevant pas de renfort de la mère patrie, dut évacuer l'île avec les débris de la colonne (*novembre* 1803).

18 *fructidor an X*. Un arrêté décerne un fusil d'honneur au brigadier BOUTELOUP, à titre de récompense nationale.

1803. 2 *mai*. L'arrêté du 12 *floréal an XI* fait passer le 1er bataillon de la 89e demi-brigade à la 84e.

24 *septembre*. Le nombre des régiments de ligne est fixé, d'après un arrêté du consul, à 90

et celui des régiments d'infanterie légère à 26. Par suite, 26 demi-brigades sont supprimées, parmi lesquelles la 89e (1), disparue du département de la guerre.

1804. *Juillet.* Par une lettre du 23 *thermidor*, adressée au Ministre de la guerre, l'Empereur fait connaître que cinq numéros ont été laissés, dans l'ordre des régiments, pour incorporer tous les différents détachements d'infanterie légère et de ligne qui se trouvaient à Saint-Domingue, et que l'ordre a été expédié pour organiser les 5e et 11e d'infanterie légère et les 7e, 86e et 89e de ligne.

Mais, bientôt après, le Ministre est invité à donner ordre à tous les détachements qui devaient composer les 86e et 89e de se réunir à Bayonne, pour y former le 86e, lequel, s'il est nécessaire, sera porté à 4 bataillons.

30 *août.* Le 89e, organisé à Saint-Domingue, est incorporé dans le 86e régiment.

A partir de cette époque jusqu'en 1815, on ne retrouve plus le 89e au nombre des régiments. Ce numéro resta vacant pendant toute la durée de l'Empire.

Les officiers, sous-officiers et soldats du régiment n'eurent donc pas l'honneur de participer, sous le numéro 89, aux grandes et brillantes victoires de l'Empire; mais, dans leur nouveau corps, ils firent honneur à leur glorieuse réputation et il y a lieu de proclamer bien haut que pendant l'expédition de Saint-Domingue ils tinrent vaillamment le drapeau de la France dans ces contrées

(1) La 89e demi-brigade fut versée aux 26e, 66e, 82e et 86e régiments.

lointaines, où ni l'isolement, ni les maladies, pas plus que les pontons de l'Angleterre, ne puient leur faire oublier un seul jour ce qu'ils devaient à la patrie.

1805. 30 *octobre. Victoire de Caldièro* (1). (Voir page 97.)

1813. 2 *mai. Victoire de Lutzen* (2). (Voir page 98.)

Nota. — Les victoires de Caldiéro et de Lutzen appartiennent au patrimoine du 14e régiment d'infanterie légère de l'Empire, l'ancêtre nominal du 14e léger, qui a formé lui-même le 89e de ligne actuel (3).

---

(1) Figure au drapeau.

(2) Figure au drapeau.

(3) La 14e demi-brigade légère de première formation fut créée le 20 avril 1795 avec les éléments ci-après : 14e bataillon de chasseurs (créé en 1791), 5e bataillon de tirailleurs, bataillon de chasseurs du Mont-Cassel (Nord).

La 14e demi-brigade légère de deuxième formation fut organisée en juin 1796 avec la 1re légion des Francs, six compagnies de grenadiers de la 108e et de la 139e anciennes. — Elle reçut en l'an X le 2e bataillon de la 5e légère, et devint en 1803 le 14e léger, qui en 1815 fut versé dans la Légion de la Drôme no 24. (Camille Rousset : *Les Volontaires de* 1791-1794.)

En août 1813, le 14e léger (3 bataillons), colonel Tripp, faisait partie de la 2e brigade (14e léger, 3 bataillons, et 3e léger, 2 bataillons), général Meunier, de la 36e division, général Charpentier, du 11e corps d'armée, maréchal Macdonald, duc de Tarente ; quartier général à Lœwenberg, de la Grande Armée. (Composition de la Grande Armée au 15 août 1813.) (Camille Rousset : *La Grande Armée de* 1813.) (Annexes.)

1814. Après la première chute de l'Empire, la Restauration, dans la réorganisation de l'armée, crut devoir laisser aux régiments leur ancienne formation et leur personnel; quelques amalgames partiels ne détruisirent point le vieil esprit de corps, les traditions, les souvenirs. Ces dispositions ne furent pas sans influence sur les événements de 1815.

1815. La création du 89e régiment d'infanterie actuel remonte réellement à 1815. Depuis cette époque, le régiment est resté identique à lui-même sous ses différentes appellations: Légion des Hautes-Pyrénées, 14e régiment d'infanterie légère, 89e de ligne, et les générations qui, depuis cette époque, ont passé successivement dans ses rangs se sont transmis fidèlement les unes aux autres, sans interruption, le même esprit et les mêmes traditions.

Historique de la Légion des Hautes-Pyrénées (1815-1820).

A la suite des Cent Jours, le gouvernement de la Restauration voulut détruire un foyer d'attachement à la cause de l'Empereur déchu. Les anciens corps de troupe furent licenciés et remplacés par des légions départementales dont le centre de formation fut le chef-lieu de chaque département. Cette fois l'ancienne armée devait disparaître devant la nouvelle ère militaire.

Quelques débris des vieux corps de l'Empire (1) entrèrent cependant dans cette organisation.

---

(1) Les débris du 14e léger de l'Empire formè-

Ceux du 1er léger furent dirigés sur Tarbes et servirent de noyau à la Légion des Hautes-Pyrénées n° 64 (1).

A ce premier groupe vinrent se joindre d'anciens soldats de divers régiments, qui, à la suite du désastre de Waterloo, s'étaient instinctivement rapprochés du pays natal, du foyer, de la famille.

Les officiers de l'ancienne armée furent appelés au chef-lieu de leur département, pour y concourir à la formation de la légion.

1816 à 1820.

1er *janvier*. La légion des Hautes-Pyrénées est définitivement constituée.

25 *août*. Elle reçoit son drapeau.

26 *août*. La légion quitte Tarbes et va successivement tenir garnison à Aurillac (1816), à Lyon (1817), à Carcassonne (1818-1819), où elle devient légion d'infanterie légère (2), et à Toulon (1820-1821).

Le 23 *octobre* 1820, une ordonnance royale

---

rent, avec ceux du 13e de ligne, le noyau de la Légion de la Drôme n° 24 à Valence.

(1) Les légions départementales, au nombre de 86, furent numérotées d'après l'ordre alphabétique des départements.

(2) Ces légions d'infanterie légère étaient au nombre de 10 et choisies dans les départements montagneux. L'ensemble de l'infanterie présentait un total de 94 légions et de 258 bataillons, non compris 6 régiments de la garde royale, 6 régiments suisses et le régiment étranger de Hohenlohe.

forma l'infanterie en 80 régiments, dont 60 de ligne et 20 légers (tous à 3 bataillons) (1).

Les légions départementales avaient vécu : elles furent transformées en régiments et la légion des Hautes-Pyrénées devint le 14e régiment d'infanterie légère, qui reçut un nouveau drapeau le 29 *décembre*.

Historique du 14e régiment d'infanterie légère (1820-1854).

L'histoire du 14e léger comprend, à partir de sa création, une foule de changements de garnison, dont l'énumération détaillée ne peut trouver place dans le cadre restreint de ce travail.

1822 à 1824.

5 *juin*. Le 14e quitte Toulon et n'y rentre qu'en 1824, après un séjour de dix-huit mois en Corse.

---

(1) A ces régiments vinrent s'ajouter, le 2 février 1823, quatre nouveaux qui prirent rang à la suite des régiments de ligne avec les numéros 61, 62, 63 et 64.

Après la révolution de Juillet, on forma (17 août 1830) les 65e et 66e avec les débris de la garde royale. Le régiment de Hohenlohe, naturalisé en masse, devint le 21e léger, le 5 janvier 1831. Le 4 mai de la même année, les volontaires parisiens, dits de la Charte, furent envoyés en Afrique et devinrent le 67e de ligne.

Nota. — Le 29 septembre 1840, on créa huit nouveaux régiments de ligne, qui prirent les numéros de 68 à 75, et quatre régiments d'infanterie légère, qui reçurent les numéros de 22 à 25; dix bataillons de chasseurs à pied furent formés par ordonnance du 28 septembre de la même année.

A son départ de l'île, le régiment emporte l'estime et les regrets des habitants, ainsi que le témoigne une lettre très flatteuse du maire de Bastia, en date du 15 *janvier* 1824.

1824 à 1830.

Après Toulon, on retrouve le 14e à Dijon (1824-1825), puis à Clermont-Ferrand (1826-1827), à Paris (1828), dans le département de la Somme, où il est fractionné entre plusieurs places (1828-1830) et à la Rochelle, où il est de nouveau réuni (1830).

L'historique du régiment relate, avec preuves à l'appui que, dans ces diverses garnisons le 14e léger s'est concilié l'affection des habitants par sa bonne tenue, ses excellents sentiments et son exacte discipline, et qu'il a emporté de partout les témoignages les plus flatteurs de sympathie et de regret.

1830. *Juillet.* La révolution éclate et les événements politiques provoquent de nombreux mouvements de troupes.

Pendant quinze jours un bataillon du 14e (le 2e) exécute une série de marches et de contre-marches en Vendée.

Le 8 *août*, il prend la cocarde tricolore; le 15, il arrive à Nantes, où le régiment se retrouve au complet.

1832. Il occupe cette place et quelques villes voisines jusqu'au printemps de 1832.

A cette époque, il est envoyé à Courbevoie, où il arrive au moment de l'épidémie terrible de choléra qui désola alors l'Europe entière.

Le régiment paya son tribut au fléau; 266

militaires dont 4 officiers furent atteints; 24 succombèrent dont 2 officiers.

5 *et* 6 *juin*. Le 14ᵉ léger est appelé à Paris pour concourir à la répression des troubles qui éclatèrent à l'occasion des funérailles du général Lamarque.

Pendant deux jours, il combat l'émeute, et dans cette difficile guerre de rues, dans l'attaque et l'enlèvement des barricades, se fait remarquer par son excellent esprit, sa discipline, son sang-froid et sa vigueur.

Le général Delessert signale dans son rapport l'admirable conduite des troupes sous ses ordres; il est impossible de mieux servir, ajoute-t-il, et il demande des récompenses pour plusieurs officiers du 14ᵉ léger, blessés ou non dans ces deux jours de lutte.

Avant de reprendre ses emplacements hors de Paris, le 14ᵉ reçut du roi Louis-Philippe un nouveau drapeau.

1833. *Novembre*. Après deux mois de séjour à Paris, il est envoyé à Verdun et Vitry.

1834. *Juillet*. Il fournit un détachement à Montmédy.

1836. 4 *et* 5 *août*. Les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons partent pour le camp de Compiègne.

6 *et* 7 *octobre*. Le camp est levé et le régiment dirigé sur Strasbourg (Bas-Rhin).

30 *octobre*. Il était à peine arrivé dans cette ville, quand le prince Louis-Napoléon, neveu de l'empereur, ayant quitté la Suisse, vint à Strasbourg essayer le prestige de son nom et provoquer une tentative contre le gouvernement de Juillet.

Ce fut pour le 14ᵉ léger l'occasion de débuter

d'une façon brillante dans sa nouvelle garnison; l'élan qu'il montra, son dévouement à l'ordre établi, lui valurent les éloges du lieutenant général commandant la division, dans le rapport qu'il adressa sur cette affaire.

Pendant deux ans, le 14e resta à Strasbourg, détachant un bataillon à Haguenau, Wissembourg et Lauterbourg.

1838. *En mai et juin*, il va occuper des garnisons et des cantonnements dans les départements de la Moselle et de la Meurthe, à Metz, Boulay, Bouzonville, Bitche et Phalsbourg.

1839. *Janvier*. Le régiment va s'établir sur la frontière des Ardennes dans des cantonnements autour de Fumay, qu'il quitte *à la fin de mai* pour aller tenir garnison dans la Somme et le Pas-de-Calais, où il est disséminé dans plusieurs villes.

1842. *Avril*. Le 14e se rend à Thionville et à Longwy.

1843. *Septembre*. Les six compagnies d'élite viennent prendre part au simulacre de siège de la place de Metz et rejoignent leurs garnisons à la fin d'octobre.

1844. *Octobre*. Après avoir pris part en septembre aux manœuvres du corps d'occupation de la Moselle (camp de la Grange-aux-Dames), le régiment revient à Paris, d'où il détache un bataillon à Versailles, et passe deux ans dans la capitale.

1846. 30 *mars*-1er *novembre*. Pendant ce séjour, une des compagnies d'élite (2e voltigeurs) prit part, à Vincennes, à des expériences comparatives de tir exécutées sur les armes en service (modèle 1822) et les armes à tige et à

canon rayé (modèle 1840), expériences qui firent ressortir l'énorme supériorité de ces dernières en justesse et en portée.

L'enseignement du tir était du reste très en honneur au 14e léger, qui fut signalé dans une note ministérielle du mois de mai 1847 comme ayant donné à cette branche importante de l'instruction une impulsion régulière.

Octobre. Le régiment quitte Paris et Versailles pour aller occuper Angers, Fontevrault, Saumur et Beaupréau, où vint le rejoindre, le 15 *novembre*, la compagnie de voltigeurs laissée à Vincennes.

1847. L'hiver fut pénible pour le 14e léger. La cherté des vivres amena des troubles et le régiment fut sans cesse en alerte pendant le mois de janvier et de février, doublant ses postes et fournissant dans tout le pays des détachements nombreux pour assurer la police des marchés.

Les troupes inspirèrent tant de confiance autour d'elles que les habitants eux-mêmes réclamaient leur présence sur leurs foires et marchés.

Et, cependant, dans ces jours de disette et de troubles, le 14e souffrit des maux qui pesaient sur le pauvre. Malgré un service très pénible, les ordinaires des compagnies étaient diminués, les soupes plus maigres, les parts bien amoindries.

1848. *Révolution à Paris*. — Chute de la dynastie d'Orléans (23 *et* 24 *février*).

Le 14e léger traversa ces événements au milieu des populations de Maine-et-Loire, attendant comme elles les résolutions prises à Paris.

6 *mars*. Le régiment adhère au gouvernement provisoire républicain.

Mais des troubles vont éclater dans Paris, et, dès le 19 *mai*, deux bataillons, formés sur le pied de guerre, quittent Angers emportant les marques les plus flatteuses de la sympathie et de l'estime des habitants.

Ils sont dirigés sur le Mont-Valérien.

Le dépôt se constitue également sur le pied de guerre et attend l'ordre de départ.

Journées de juin. — Le 23 *juin* au matin, le 14e (1er et 2e bataillons) est appelé à Paris pour réprimer l'insurrection.

Pendant les journées des 23, 24 *et* 25, ces deux bataillons donnèrent sur différents points contre les insurgés et menèrent à bien les missions difficiles qui leur avaient été assignées (enlèvement de barricades ou occupation de points importants).

Partout, officiers et hommes de troupe montrèrent le même sang-froid, le même courage, la même discipline, le même dévouement, et contribuèrent pour une large part au triomphe de la cause de l'ordre.

Ces journées déplorables coûtèrent au régiment 1 sous-officier et 6 hommes tués, 3 hommes disparus, 3 officiers, 1 sous-officier et 19 hommes blessés.

Les bataillons de guerre restèrent au Luxembourg et au Panthéon jusqu'à la fin du mois d'août; ils furent alors dirigés sur le camp d'Ivry, où ils passèrent six semaines; puis, au mois d'octobre, ils revinrent à Paris occuper l'Ecole militaire, où ils séjournèrent jusqu'au mois de *juin* 1849, ne cessant de faire preuve au milieu des

agitations de la place publique, d'un excellent esprit et d'une discipline exemplaire.

Pendant ce temps, le 3e bataillon et le dépôt avaient quitté Angers pour se rendre à Hesdin (*novembre et décembre* 1848).

1849. 20 *et* 21 *juin*. Les bataillons de guerre quittent Paris et, au mois d'*octobre*, le régiment se trouve tout entier dans la Haute-Alsace, à l'exception du dépôt venu à Langres. Il occupe simultanément ou successivement Belfort, Huningue, Altkirch, Mulhouse, Ferrette et reste inébranlable dans ses idées d'ordre et de bonne discipline.

1850. 21 *février*. Le 14e léger est envoyé en Bourgogne et dans toutes les villes où il reçoit l'ordre de se rendre, Dijon, Lons-le-Saulnier, Châlons, Mâcon, Salins; il continue à maintenir l'ordre.

Pendant les derniers mois de l'année et jusqu'au mois d'*avril* 1851, le régiment, au milieu des populations agitées de Saone-et-Loire et du Jura, dans un état de dissémination qui ne pouvait qu'influer défavorablement sur son esprit, n'a pas oublié un instant ses bonnes traditions et a su se concilier l'estime des autorités et des habitants.

Cette mention, fréquemment reproduite dans l'historique, est un honneur pour le corps qui a su la mériter dans ces temps troublés.

1851. *Avril*. Le régiment réuni va occuper Avignon et Pont-Saint-Esprit.

Août. A la suite de désordres dont la commune de Laurac avait été le théâtre et où une masse de 1,200 paysans égarés s'étaient rués sur neuf gendarmes, le 2e bataillon reçut, dans la nuit

du 14 au 15 août, l'ordre de se rendre en toute hâte à Largentière (Ardèche).

Partie à 4 heures du matin, cette colonne, sous les ordres du commandant DE LUXER, n'arriva à destination qu'à 11 heures 1/2 du soir, après avoir parcouru 74 kilomètres par une chaleur excessive.

L'arrivée du bataillon, l'esprit de discipline dont il ne cessa de se montrer animé pendant le cours de sa mission, imposèrent constamment aux agitateurs. Pendant deux mois, sans cesse par monts et par vaux, il redonna aux autorités civiles leur ascendant moral et emporta, en quittant le pays, les regrets et la reconnaissance des populations, auxquelles il avait rendu de signalés services.

En novembre, le 14e en entier tient garnison à Marseille. Il est réuni depuis trois jours à peine, lorsqu'a lieu le coup d'Etat du 2 *décembre.*

Grâce à l'attitude du régiment et de la garnison tout entière, Marseille fut préservée de toute agitation. Le calme maintenu dans cette grande ville permit au général commandant la division de détacher des bataillons dans les départements voisins pour y réprimer les troubles.

Le 7 décembre, le même 2e bataillon fut transporté en voiture dans les Basses-Alpes, pour dégager Digne au pouvoir des agitateurs.

Au village des Mées, il rencontra les insurgés, dix-huit fois plus nombreux et retranchés dans une position inexpugnable; d'un côté une montagne à pic, de l'autre la Durance.

Ne pouvant forcer le passage, le bataillon dut se retirer; poursuivis de très près dans ce mouve-

ment, les soldats firent tête avec un sang-froid et une bravoure remarquables ; de vigoureux retours offensifs les empêchèrent d'être enveloppés.

Le trait de courage d'un jeune soldat ne peut être passé sous silence. Le chasseur MOUNIER, étant en tirailleur, après avoir lutté longtemps contre trois insurgés, eut les deux poignets traversés par une balle ; et, plutôt que d'abandonner son arme, il trouva, dans une énergie sublime, la force de la porter en plaçant ses poignets contre ses contre-sanglons.

Citons encore les paroles d'un capitaine dont la compagnie avait été un instant enveloppée. Au milieu d'un millier d'insurgés qui criaient : « Rendez-vous, rendez vos armes ! » il montra la plus grande énergie : « Soldats de la 6e compagnie, s'écria-t-il, on demande vos armes : aimez-vous mieux les défendre jusqu'à la mort que de les rendre ? Pour moi, je me tuerai plutot devant vous que de les voir au pouvoir de l'ennemi. » Le lieutenant JEARD et tous les soldats répondirent spontanément : « Nous aussi, capitaine. »

Devant l'attitude si résolue de cette faible troupe, les chefs des insurgés lui laissèrent le passage libre, et elle rejoignit bientôt le bataillon.

Dans cette affaire du 9 *décembre,* où les jeunes soldats montrèrent le calme de vieilles troupes, le 2e bataillon eut six hommes mis hors de combat, mais sa fière contenance découragea les perturbateurs.

Après avoir fait sa jonction avec la colonne du Var, il entra *le* 13 à Digne, acheva de remplir sa

mission, et rentra à Marseille traînant à sa suite nombre de voitures chargées d'armes de guerre.

1852. 31 *mai*. Remise d'une aigle est faite au 14e léger par le général Hecquet, commandant la 9e division militaire.

26 *octobre*. Le régiment reçoit l'ordre d'organiser deux bataillons de guerre destinés à l'armée d'occupation d'Italie. Les 1er et 3e bataillons s'embarquent *le* 28, vont débarquer à Civita-Vecchia et arrivent *le* 30 à Rome, où ils tiennent garnison.

1852-1854

Le 14e léger se partagea par la suite entre Rome, Civita-Vecchia et Viterbe.

C'est pendant son séjour en Italie qu'un décret impérial du 24 *octobre* 1854 fit prendre aux régiments d'infanterie légère les numéros 76 à 100 dans la série des régiments d'infanterie (1).

1855. 1er *janvier*. En exécution du décret précité, le 14e léger devient le 89e de ligne.

Historique du 89e régiment d'infanterie de ligne (1855-1870).

24 *avril*. Le régiment est organisé à quatre bataillons, dont trois en Italie et un de dépôt à Marseille.

7 *juillet*. Le 89e reçoit l'ordre de rentrer en

---

(1) La création des chasseurs à pied en 1840 ne pouvait manquer de conduire à la suppression, comme arme distincte, des régiments d'infanterie légère, qui ne différaient plus des régiments de ligne que par la couleur de distinction et par le métal des boutons.

France avant de quitter Rome ; *le* 28, le corps d'officiers est reçu par le pape, qui lui exprime sa satisfaction pour les bons services rendus par le 89ᵉ et accorde de nombreuses récompenses.

Un ordre du jour élogieux du général de Goyon, commandant la division d'occupation, rend aussi hommage aux qualités déployées par le régiment pendant son séjour en Italie : « sa belle tenue, dit-il, sa bonne conduite, son exacte discipline et son excellente manière de servir en font un des plus beaux et un des meilleurs régiments de l'armée. »

Au mois d'août, tout le 89ᵉ se trouve réuni à Marseille.

1856. 16 *avril.* Le régiment est organisé à trois bataillons de huit compagnies.

En mai, il est envoyé en Algérie ; dirigé sur Toulon, il s'y embarque *le* 31.

Le 5 *juin,* il a débarqué sur la terre africaine et se trouve à Oran. Mostaganem lui étant assignée comme garnison, il arrive dans cette ville *le* 11.

Plus tard, il envoie un bataillon à Oran et fournit dans la suite nombre de détachements dans les différentes places de la province.

1857 à 1859.

15 *août.* Le 89ᵉ reçoit un nouveau drapeau, en échange de celui du 14ᵉ léger, non encore remplacé.

Pendant son séjour en Afrique, le régiment prit part aux travaux de la colonisation ; des compagnies détachées construisirent des routes et des ponts.

Les années 1857, 1858, 1859 ne sont guère marquées que par des changements de garnison opérés par les bataillons entre eux.

Au mois de *mai* 1859, le 89e a l'honneur d'être désigné pour faire partie de l'armée d'Italie.

Il s'embarque en plusieurs détachements à Mers-El-Kébir et, *le* 28 *mai*, il se trouve réuni à Gênes.

Le 29, l'état-major, les 1er et 3e bataillons se rendent à Tortone en chemin de fer ; le 2e bataillon reste à Gênes.

Le régiment appartient à la 1re brigade de la 1re division du 5e corps d'armée (1). Ce corps n'ayant pas joué un rôle actif dans les opérations de la campagne, le 89e parcourt, par une chaleur accablante, tout le nord de la Péninsule (Alexandrie, Verceil, Novare, Magenta, et San Giovani, où les trois bataillons se trouvent réunis le 14 juin, Plaisance, Pizzighetone, Crémone), sans qu'aucun engagement avec l'ennemi vienne rompre la monotonie de ses étapes extrêmement pénibles.

Le 4 *juillet*, dix jours après Solferino, le 5e corps rejoint le gros de l'armée à Goïto.

Les opérations paraissant devoir être poursuivies avec une nouvelle vigueur, *le* 6, le colonel, dans une chaleureuse allocution, fait espérer à ses officiers une affaire pour le lendemain mê-

---

(1) Le 5e corps était commandé par le prince Napoléon

La 1re division était commandée par le général d'Autemare.

La 1re brigade était commandée par le général baron Neigre.

me. Mais si les troupes prirent les armes, ce fut pour garder toute la journée une position d'attente, et *le* 8 l'armistice fut dénoncé.

11 *juillet. Paix de Villafranca.*

12 *juillet.* Le 89e quitte Salionze, où il était depuis le 6, pour commencer son mouvement de retraite.

1860. Passant par Brescia et Bergame, il arrive à Milan *le* 27 et y tient garnison jusqu'au 30 *mai* 1860.

Ce jour-là, il est dirigé, par voie ferrée, sur Gênes, où il s'embarque pour la France *le* 1er *juin.*

Le 2 *juin,* il débarque à Toulon et, *le* 8, il est réuni à Aix.

Le 14 *juin,* le régiment est réorganisé à trois bataillons de huit compagnies, et un dépôt (décision impériale du 30 *août* 1859).

Juillet. Deux bataillons (1er et 2e) vont tenir garnison à Lyon, le 3e à Valence, avec détachements à Annonay et Privas.

1861. La fin de *l'année* 1860 et le commencement de 1861 sont marqués par des mouvements de diverses fractions du régiment entre ces garnisons et le camp de Sathonay, Mâcon et Châlons.

15 *mai.* Tout le régiment reçoit l'ordre de se rendre au camp de Châlons, où il est réuni *le* 30.

15 *septembre.* Il est appelé à Paris ; deux bataillons (2e et 3e) vont occuper le fort d'Ivry, le 3e (1er), Poissy et Clairvaux.

1862. 18 *mai.* Le 89e est tout entier caserné dans l'intérieur de Paris. Aucun changement ne

se produit dans la position du corps ni à la fin *de* 1862, ni pendant *l'année* 1863.

1864. *Avril.* Le régiment se disloque : son dépot part pour Neuf-Brisach, le reste se fractionne entre les forts de Nogent et de Charenton, Poissy et Clairvaux.

Le 13 *octobre,* tout le 89e est en Alsace, occupant Neuf-Brisach et Colmar, puis Schlestadt. Il y reste dix-huit mois.

1866. *En avril,* il commence son mouvement sur Grenoble, mouvement qui est terminé *le* 1er *mai.* Des détachements sont fournis à Pont-de-Beauvoisin, Fort-Barraux et, plus tard, à Voiron.

1868. La décision impériale du 22 *janvier* supprime les compagnies d'élite dans les régiments d'infanterie.

En juin, le régiment quitte Grenoble pour Briançon, Gap, Embrun, Mont-Dauphin et Fort-Queyras.

En septembre, le dépôt se rend à Draguignan et les bataillons actifs vont tenir garnison à Antibes. Deux compagnies sont détachées à l'île Sainte-Marguerite.

1870. 28 *avril.* Le 3e bataillon va tenir garnison à Toulon.

Telle était la situation du 89e quand éclata la funeste guerre contre l'Allemagne.

Historique du 89e régiment d'infanterie pendant la guerre franco-allemande. (1870.)

ARMÉE DU RHIN

Le 27 *juillet,* l'état major, les 1er et 2e batail-

lons partent en chemin de fer pour Belfort ; le 3e bataillon rejoint au passage à Toulon (1).

Le régiment arrive à Belfort *le* 29 *juillet.*

Il fait partie de la 2e brigade (général de la Bastide) de la 2e division (général Liébert) du 7e corps de l'armée du Rhin, placé sous les ordres du général Félix Douai, et forme brigade avec le 53e de ligne.

Dès son arrivée, le 89e va camper au sud de la ville, sur la rive gauche de la Savoureuse, vers le village de Danjoutin.

Son effectif est de 62 officiers et 1,533 hommes de troupe. Aussitôt que le camp est établi, le régiment fournit 600 travailleurs pour participer à la construction des travaux de fortification des Hautes et Basses-Perches.

Ces travaux se poursuivent les 30 *et* 31 *juillet* et les 1er, 2 *et* 3 *août,* malgré les pluies.

Le 4 *août,* à la suite de la bataille de Wissembourg, le maréchal de Mac-Mahon appelle à lui le 7e corps sur Wœrth (sur Sauer). Le 89e reçoit dans la soirée l'ordre de départ pour le lendemain.

Le 5, à 6 heures du matin, la 2e brigade de la 2e division se met en marche suivant la route impériale passant par Pérouse, Valdieu, Dannemarie et Ballersdorff. Elle fait étape à Altkirch, où elle arrive à 5 heures du soir, après un parcours de 38 kilomètres sous un soleil brûlant.

---

(1) Le 4e bataillon, resté à Marseille, devait plus tard être dirigé sur Paris, pour former le 126e de ligne, qui entra dans la composition du 14e corps (général Ducrot).

Deux hommes du régiment meurent d'insolation.

Le léndemain (6 *août*), elle continue sa marche par Walheim, Illfurth, Zillisheim, Brunstatt et atteint Mulhouse, où elle rejoint la 1re brigade de la division.

Le 89e y est renforcé de 500 hommes de la réserve qui portent son effectif à 2,175 hommes, dont 1,985 présents (1).

La nouvelle de la défaite de Frœschwiller (6 *août*) interrompt la marche de la 2e division vers la Basse-Alsace.

Le 7, elle reprend la route d'Altkirch.

Arrivé dans cette ville à 5 heures du soir, le 89e va camper dans les prairies au sud-ouest de la localité, au pied des hauteurs boisées du Schweighoff.

Mais à 8 heures le régiment reçoit l'ordre de lever son camp et de prendre ses dispositions de combat. Le bruit court en effet que l'ennemi, ayant franchi le Rhin, s'avance sur Altkirch, venant d'Huningue.

Deux compagnies du 1er bataillon sont placées en grand'garde en avant de la ville, face au Rhin.

Le reste du bataillon occupe avec le 2e bataillon la place Saint-Pierre, point le plus élevé d'Altkirch.

Le 3e bataillon sert de soutien aux batteries d'artillerie.

---

(1) Le régiment est commandé par M. le colonel Munier ; le 1er bataillon, par M. le commandant Richard ; le 2e, par M. le commandant Thiéry ; le 3e, par M. le commandant Marquiand.

8 *août.* Le 89e, non inquiété par l'ennemi, se remet en marche pour Belfort à 3 heures du matin, et n'arrive devant la place qu'à 5 heures du soir.

Pendant dix jours, il campe sous les murs de la ville (au pied des Hautes-Perches d'abord, sur la hauteur du Mont, au nord-est du village de Bavilliers, ensuite) et prend de nouveau part aux travaux de fortification qui s'exécutent sur divers points en dehors de l'enceinte.

Enfin, *le* 18 *août,* il quitte Belfort (1) par voie ferrée et est dirigé sur Pantin, puis sur le camp de Châlons, où il doit rejoindre l'armée qui y est en formation sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon.

Le 20, à midi, le régiment débarque à Saint-Hilaire-au-Temple et se dirige sur le petit village de Vadenay, où il établit son camp sur la rive droite de la Vesle. Il fait sa jonction avec le reste du 7e corps.

Dès lors, il prend part aux marches et contre-marches de cette malheureuse armée de Châlons, dont il partage le sort jusqu'au bout.

ARMÉE DE CHALONS

21 *août.* Le 89e traverse les villages de Bouy-sur-Vesle, de Livry-sur-Vesle, de Mont-de-Billy, des Petites-Loges, de Beaumont-sur-Vesle, et vient camper à 7 heures du soir près du village

---

(1) Un petit dépôt composé de 3 officiers et de 130 hommes environ est laissé dans la place.

L'effectif du régiment, au départ de Belfort, est de 56 officiers et 1,996 hommes.

de Sillery (12 kilomètres au sud-est de Reims), dans des terres labourées, à proximité du canal de la Marne au Rhin.

22 *août*. Séjour sur le même emplacement.

23 *août*. Etape de Sillery à Saint-Martin-l'Heureux (sur la Suippe).

24 *août*. Etape à Contreuve, par Saint-Etienne-à-Arne et Semide.

25 *août*. Etape à Vouziers.

26 *août*. L'ennemi est signalé ; il a brûlé des maisons à Contreuve, où le régiment était l'avant-veille et à Sugny.

27 *août*. Le 1er bataillon, établi en grand'garde sur des hauteurs au sud-ouest de Vouziers, échange des coups de fusil avec des éclaireurs ennemis ; des reconnaissances allemandes sont aperçues dans la journée.

28 *et* 29 *août*. Le régiment se dirige sur Mouzon par Ballay, Quatre-Champs, Boux-aux-Bois (28), Germont, Authe, Saint-Pierremont, Oches (29). Pendant ces deux jours, il est suivi de très près par les Prussiens, qui occupent ses positions à mesure qu'il les quitte.

30 *août*. A 11 heures du matin, le 89e se met en marche, à travers champs, vers le village de Stonne, d'où il peut voir et entendre, à partir de midi, la canonnade de Beaumont; mais il ne participe pas à cette affaire.

A Stonne, le général Douay trouve devant lui de la cavalerie et deux batteries d'artillerie, qui canonnent ses colonnes et les forcent à s'arrêter pour répondre au feu (1).

---

(1) La 1re division du 7e corps, escorte d'un convoi très nombreux en marche vers Villers-sur-

Les têtes de colonnes ennemies cherchent à déborder le 7e corps, qui, voulant éviter l'attaque tournante de forces bien supérieures, doit évacuer la forte position de Stonne et précipiter sa marche sur le village de la Besace, puis, à travers bois et champs, sur Raucourt, Haraucourt et Angecourt, toujours serré de près, en arrière et sur ses flancs, par de nombreux partis ennemis qui le harcèlent et, par leur feu, ralentissent son mouvement.

Talonné jusqu'à Raucourt et assailli à plusieurs reprises par les fractions du 5e corps prussien et du 1er corps bavarois, le 7e corps atteint Remilly-sur-Meuse à 7 heures du soir. Les troupes sont exténuées de fatigue et souffrent de la faim, aucune distribution, ou à peu près, n'ayant été faite depuis Vouziers.

A 8 heures du soir, le 89e établit son camp, par une nuit des plus obscures, dans les prairies le long de la Meuse. Quatre compagnies du 1er bataillon sont placées en grand'garde sur les derrières du régiment.

31 *août*. A 1 h. 1/2 du matin, le 89e, non inquiété dans ses positions, lève le camp et franchit sur une passerelle, et homme par homme, un petit affluent de la Meuse, puis la Meuse elle-même sur le pont du chemin de fer de Bazeilles, traverse le faubourg de Balan et

---

Meuse, eut son arrière-garde (général Saint-Hilaire) aux prises, entre Warniforêt et Youcq, avec l'avant-garde du 1er corps bavarois. Elle attaqua brusquement et résolument l'ennemi à la Thibaudine, mais dut bientôt se replier, devant des forces supérieures, sur le gros du 7e corps.

vient bivouaquer à 8 h. 1/2 du matin presque sous les murs de Sedan.

A peine était-il arrivé que l'attaque des Prussiens le force à aller précipitamment s'établir, à 11 h. 1/2, sur une des hauteurs à proximité de la redoute de la Ramovie, au sud-est de Sedan et au nord de la Moncelle.

Le régiment ne prend pas part ce jour-là à la bataille, qui se termine à 5 heures.

Le général Douay, prévenu à 4 heures du soir que les Prussiens passent la Meuse à Donchery, établit le 7e corps face au nord entre le village de Floing et le Calvaire d'Illy, sur une ligne de 3 à 4 kilomètres (de la Meuse au bois de la Garenne.)

La gauche de la 2e division (Liébert) est placée en potence au-dessus des escarpements qui surplombent les prairies des bords de la Meuse, tandis que la droite se relie avec la 3e division (Dumont), en s'étageant sur les pentes à l'ouest du bois de la Garenne.)

La 1re division (Conseil-Dumesnil), encore incomplètement réorganisée à la suite de la bataille de Frœschwiller, se tient en seconde ligne.

La 2e division occupe donc le sommet du plateau de Floing, dont le prolongement jusqu'au delà du Calvaire d'Illy (en contournant au nord le bois de la Garenne) est occupé par la 3e division.

A 8 heures, les tentes sont dressées. Les hommes sont brisés de fatigue et souffrent de la faim. Ils s'endorment au bruit sourd du canon, qui n'a cessé de gronder toute la journée du côté de Bazeilles et de Wadelincourt.

Le 89e a devant lui le 37e et à sa droite le 53e.

Le général Liébert, enveloppé dans son manteau, passe la nuit couché sur les pentes de Floing.

1er *septembre. Bataille de Sedan.* — La fusillade et la canonnade commencent *dès 4 heures du matin.*

A 5 h. 1/2, la 1re compagnie du 1er bataillon est envoyée avec une section du génie creuser des tranchées-abris, au-dessous de la crête du plateau, pour couvrir l'aile gauche de la division. Ce travail est terminé à 8 *h.* 1/2, sous le feu de l'ennemi, et la 1re compagnie occupe l'extrémité droite de ces tranchées.

Vers 6 *heures*, toute la division se porte en avant du bivouac où elle a passé la nuit, pour prendre sur le plateau ses positions de combat, face au bourg de Floing et du village de Saint-Menges. Elle s'établit sur deux lignes, les 53e et 89e (2e brigade), en arrière des 5e et 37e (1re brigade).

Le 89e est placé en bataille derrière l'artillerie ; chaque bataillon est en colonne par division, à demi-distance.

Des compagnies sont envoyées en avant-postes vers le Four-à-Chaux pour soutenir les batteries.

Entre 8 *et* 9 *heures*, les Allemands débouchent des défilés de Saint-Albert ; les avant-postes rallient alors le régiment.

Quelques compagnies vont appuyer une batterie de fort calibre qui, en position sur une hauteur dominant la presqu'île d'Iges, est destinée à empêcher l'ennemi de prendre pied sur ce monticule pour enfiler nos troupes.

Les colonnes allemandes, continuant leur dé-

ploiement, ne sont bientôt plus qu'à environ 2,000 mètres de Saint-Menges et se rapprochent toujours.

Sur ce plateau découvert, nos soldats sont très exposés; les projectiles d'artillerie causent de grandes pertes dans leurs rangs.

Malgré de vigoureux retours offensifs, deux compagnies prussiennes du 87e pénètrent dans Floing et en organisent défensivement les premières maisons.

La division conserve ses positions, gardant sous un feu violent les débouchés du village.

Les 1er et 2e bataillons sont toujours en 2e ligne, placés à demi-distance, tandis que le 3e bataillon, établi en potence par le colonel Munier, face à la Meuse, protège la gauche de la division contre tout mouvement tournant.

Pendant plus de deux heures, le combat n'est guère qu'un duel d'artillerie. La position devient bientôt intenable ; les batteries du 7e corps, fort maltraitées et en partie démontées, attirent sur l'infanterie placée en arrière une grêle de projectiles.

Le combat s'accentue sur notre gauche et, *vers 11 heures*, l'infanterie du 11e corps prussien commence à descendre les pentes opposées. L'attaque du 5e corps devient en même temps plus vive sur notre front et les obus exercent dans nos lignes de terribles ravages.

Néanmoins, la division tout entière, abandonnée à elle-même, se maintient énergiquement sur le plateau, sans se préoccuper des changements survenus dans le commandement de l'armée, à la suite de la blessure reçue par le

maréchal de Mac-Mahon, près du village de la Moncelle.

11 h. 1/2. Les Allemands emportent le village de Floing, et s'y maintiennent malgré les fréquents retours offensifs exécutés à la baïonnette par la division Liébert. Ils commencent bientôt à attaquer les hauteurs à l'est du village.

Midi. D'un autre côté, des détachements prussiens échouent contre les tranchées-abris construites au sud de Floing, mais n'en persistent pas moins à prononcer une attaque débordante sur le flanc gauche de la division, dans le but de la tourner par le grand ravin.

1 heure. Pour y faire face, le 1er bataillon du 89e se porte, vers 1 heure, à la gauche du 37e et s'embusque derrière les haies parallèles à la crête du plateau.

Le 2e bataillon (commandant Thiéry) occupe l'extrémité des redoutes et le 3e bataillon, resté en arrière, se tient prêt à renforcer les points les plus menacés.

1 h. 1/2. Toute l'infanterie allemande entre en ligne et prononce une attaque générale sur le front et sur la gauche du 7e corps.

Le général Douay, avec ses trois divisions déjà si éprouvées, tient tête aux 11e et 5e corps prussiens. Son artillerie est écrasée par l'artillerie ennemie, qui la démonte de front et de flanc. (Des batteries allemandes ayant pris position dans la presqu'île d'Iges, qui n'a pu être inondée, enfilent le plateau de leurs feux.)

C'est alors que, dans un combat désespéré, la division Liébert excite l'admiration de toute l'armée, en défendant à outrance la position qui lui a été confiée.

Quoique débordée sur la gauche, extrêmement réduite, accablée sous le nombre, écrasée par un feu d'artillerie épouvantable, elle défend encore, elle défend toujours son terrain pied à pied.

La 1re brigade est forcée de céder sa place à la seconde ligne de bataille. Le 89e entre en ligne avec la 2e brigade (de la Bastide), et ce mouvement s'exécute, sous la mitraille et le plomb, avec le calme du champ de manœuvre. Par un énergique retour offensif, il repousse en partie l'ennemi, dont les rangs sont désunis par cette attaque. Mais les Allemands se renforcent aussitôt de troupes fraîches et renouvellent l'assaut de nos positions.

L'extrême gauche du régiment, sérieusement menacée par les progrès de l'ennemi vers la Meuse, se replie peu à peu pour ne pas être tournée. Le commandant Marquiand, du 1er bataillon, est frappé à mort; le colonel Munier a deux chevaux tués sous lui.

Encore une fois, le 89e, avec l'aide du 53e et du 6e bataillon de chasseurs, parvient à refouler un instant l'infanterie du XIe corps jusque sous les bois du Hattoy, mais une fusillade terrible éclate soudain contre nos compagnies de gauche, qui reçoivent les balles de flanc et presque de derrière.

L'infanterie allemande monte le long des pentes et nous envahit de toutes parts.

Le général Liébert a son cheval tué sous lui.

La division voit charger en avant d'elle les régiments du général Margueritte (1), qui, dans

(1) C'est à quelques pas du 89e que le général

une course héroïque, vont se briser sur les lignes ennemies, fondus sous la mitraille et sous les feux de l'infanterie prussienne.

Des chevaux affolés par la fusillade et la charge qu'ils ont fournie reviennent fouler aux pieds les fantassins et jeter le désarroi dans les rangs, déjà si éclaircis par les projectiles.

3 *heures*. L'armée allemande dirige concentriquement le feu de 300 pièces de canon contre l'armée française réunie sur les plateaux de Floing, d'Illy et de la Garenne.

Il est impossible au 89e, dont la gauche est entièrement débordée, de se maintenir plus longtemps sur un terrain découvert et labouré par les obus.

3 *h*. 1/2. Le général Douay, jugeant inutile une plus longue résistance, se résigne à la retraite, n'ayant plus d'artillerie pour la protéger.

Il donne l'ordre de se replier, et le mouvement commence par les 37e et 89e, sous la protection du 6e bataillon de chasseurs et des 53e et 5e de ligne.

Ce mouvement s'exécute en bon ordre ; la 2e division, la rage au cœur, abandonne le terrain pied à pied, lentement, en échelons de bataillon, comme une troupe qui se respecte, et sous les ordres directs de son général, dont la bravoure électrise tout le monde.

Elle met deux heures pour se replier sur les

Margueritte, venant jeter un coup d'œil pour reconnaître le terrain dans la direction de Floing, tombe de cheval mortellement blessé par une balle qui lui traverse la figure.

glacis de la place de Sedan. Quelques bataillons entretiennent encore le feu et maintiennent l'ennemi à distance jusqu'à la nuit tombante.

Une fois dans la place, les débris du régiment se trouvent complètement dispersés. On bat la charge dans quelques rues de la ville. Le commandant RICHARD, du 1er bataillon, secondé par plusieurs officiers, parvient à réunir une centaine d'hommes appartenant au régiment. Il se met à leur tête et les conduit au village de Balan, dont il occupe l'église et quelques rues avoisinantes. Après une heure d'un feu nourri contre les Allemands, dont le nombre grossit toujours, le commandant reçoit l'ordre de battre en retraite et rentre dans Sedan, sans avoir subi aucune perte.

Vers 4 h. 1/2. Au moment de la retraite, le drapeau du 89e, d'abord enterré dans les fossés de la place par le porte-drapeau lui-même, M. BACLIN, puis déterré au moment de l'ouverture des portes, suivit les débris du régiment dans l'intérieur de Sedan. Après la capitulation, le drapeau ne fut pas livré à l'ennemi. Par suite d'une décision prise par les officiers qui se trouvaient au camp d'Iges, il fut brûlé *le* 6 *septembre, à* 10 *heures du soir.*

Les débris du 89e, prisonniers dans Sedan, restèrent dans la place jusqu'au 3 *septembre, à* 4 *heures du soir*, heure à laquelle les autorités prussiennes les envoyèrent parquer dans la presqu'île d'Iges, transformée en prison, où ce qui restait de l'armée de Sedan connut toutes les humiliations et toutes les souffrances.

Les officiers partirent en captivité *le* 7 et la troupe *le* 8 *septembre.*

Pertes du régiment.

Les pertes du régiment pendant la malheureuse journée de Sedan s'élèvent à 14 officiers tués, savoir : 1 chef de bataillon, 8 capitaines, 2 lieutenants, 3 sous-lieutenants, et à 18 officiers blessés et 1 contusionné, savoir : 1 lieutenant-colonel blessé, 1 chef de bataillon blessé, 7 capitaines blessés, 3 lieutenants blessés, 6 sous-lieutenants blessés, 1 lieutenant contusionné.

2 officiers furent faits prisonniers sur le champ de bataille.

La troupe compte 937 sous-officiers, caporaux et soldats tués, blessés ou disparus sur 1,937 présents.

Etat nominatif des officiers tués (1).

MM. Marquiand (2), chef de bataillon ; Rozier et Allemand de Montrigaud, capitaines adjudants-majors; Boyer (2), capitaine faisant fonctions d'adjudant-major; Carlier (2), Slingsby (2), Roquencourt (2), Bron (2), Jonnier (2), capitaines ; Guiot, Raoux, lieutenants ; Mathieu, sous-lieutenant adjoint au trésorier ; Roulet et Coulon, sous-lieutenants.

Etat nominatif des officiers blessés (1).

MM. Questel, lieutenant-colonel (eut en outre un cheval tué sous lui); Thiéry, chef du 2e bataillon ; Thouvenel, Vidalé, Borsary, Lemaitre, Gon-

---

(1) Historique du corps.
(2) Inhumé au cimetière de Floing.

dar, Labbé, Cardot, capitaines; Charbilly, lieutenant officier d'habillement; Jaubert de Becque et Gerbaux, lieutenants; de Bourmiester, Radoskowsky, Schuster, Richard, Micheler, Pastoureau et de Corlieu, sous-lieutenants; Bassaget, lieutenant, contusionné.

Etat nominatif des officiers envoyés en captivité (1).

MM. Munier, colonel et Richard, chef de bataillon, à Wiesbaden; Friocourt, capitaine, à Mayence ; Pallé, capitaine, et de Toury et Liebschutz, lieutenants, à Cologne; Chenut, lieutenant, à Magdebourg; du Peloux de Saint-Romain, lieutenant, à Cologne; Le Diberder, lieutenant, à Magdebourg ; Blanchard, Denis et Lefèvre, lieutenants, à Cologne; Lombard, lieutenant, à Wiesbaden ; Petit, lieutenant, à Quedlingburg ; Jocard, lieutenant, à Hambourg; Casenave, sous-lieutenant, à Magdebourg; Marc, sous-lieutenant, à Hambourg; Baclin, Walbert et Rocher, sous-lieutenants, à Cologne ; Thollon, sous-lieutenant, à Quedlinburg ; Olivier, sous-lieutenant. à Dusseldorf; Zablet, sous-lieutenant, à Cologne; Momméja, chef de musique, à Dusseldorf; Debrou Eugène et Debrou Paul, sous-lieutenants, à Quedlingburg.

Sous-officiers, caporaux et soldats tués (2).

Sergents : Richard, Schœffer, Fourgeand (fourrier) ;

Caporaux : Malet, Monot, Beaugerard, Duprat, Roux, Pinson, Fayard, Budin, Wessillier, Termoz, Marcilly.

---

(1) Historique du corps.
(2) Archives du corps.

Tambour : SERGENT.

Soldats : LEDUC, HERBIGNIÈRES, BÉHAGUE, MORATILLE, GENDARMÉ, VICHIER, VIAL, MANEVAL, RAMBERT, DUFAUX, BOUREY, LAFON, SOUPLY, PÉCHINAUX, BALLON, NICOLAS, MARTIN, SEIGNARD, LAMBERT, CAMAILHAC, MARCOZ, LAFOND, AUGIER, MILLON, DEVOUASSOUX, GOUTTENÈGRE, BOUVARD, PAQUIN, MICHEL, THÉVENON, EVERNAUD, THÉSÉNAS, ARNAUT, MASSÉ, JONDEAU, PRADELLE, AMBROSI, PÉLISSON, PASQUET, BENOITON, NICOUD, MOLLINS, PRODELLE, ROBERT, GÉRAND, RHIN, FAUCHERAND, GUIOT, GITTON, CHABIN, BISSOUDRE, LENHERT, HUMBLOT, LACORDAIRE, CATHERINET, SOCHINAL, PEYRARD, GISCLON, DIGOY, CATHALIFAULT, CABÉ, TROGAND, BARODY, ARTAUD, NOUGIER, AILLOUT, MOLIN, FAURE, MOINS, MALFETTE, BOUIC, VILLARET, CHICAULT, AUBERT, SALVATOR, BELLIN, BREGERAS, CLERS, GILLOT, PASCAREL, LAGRÈZE, DUPUIS, BARAGNET, GASCOUP ORSONI, CAZALENS, ANDRÉ, BROUSSEAUD, DATTAS, BOUTTET, LAMPS, MALLÉRON, BARRIÈRE, BÉNAUT, BESSE, LAFARGE, LAUTIÉ, LAGRANGE, PAROT, SAINT-PIERRE, LARET, GRÉGOIRE, HOUILLON, REVOLLAT, LAVEDAN, MARTY, BROUILLARD, GREMILLET, PLANSON, BARBERET, SCHEWEITZER, CHABOUT, FICHOT, BONNARD ,CHAZOT, PÉCOUD, NARDOT, CASSIER, CHATEIGNER, GEMEAUD, CHOTARD, PÉTRY, CHIGOT, CATALIFAUD, LYROT, CHAMOUR, PELLIER, PANCHAUD, NALLEY, PAGÈS, CAVEX, LERAT, MORIN, MESSAGNE, LODS, FRAUCOURT, CHARBLANC, MESSILLIER, ESPITALIER, LAMOUROUX, LIRAUD, PAGET, DEMAISON; NARDOT, BONNARDEL, CLÉMENT, ROBILLAUD.

Sous-officiers, caporaux et soldats blessés (1).

Sergents-majors : RAYEL, PERRIN, PELISSON, JABET, COLOMBAIN.

Sergents : ROYAL, LARDAT, SUISSON, DEVARENNE, BASTARD-BOGUAIN, TATU, LHUILIER, KLINGER, CHEVALIER, PERRINTOININ, PASSO, VIRE, SCHILLIN, GAGNEPAIN (fourrier), BEAUPÈRE (fourrier).

Caporaux : BERNARD (fourrier), KLING, CARILLON, PAUMELIN, POURCHAUD, FAGET, ALLÈGRE. PARIS, PELOPIDAS, AMBROISE, MAURAND, PICHOLLET, CASTEL, BELLEMONT, PISEINE.

Soldats : MAZURIER, PÉRICAUD, DUPIC, BAUDE, PERRIN, MANGIN, BAILLY, SÉRAUDE, HUMBERT, LACAISSE, TASTET, FOURNEL, DENOUX. PRUGNAUD, ROSSIGNOL, LESCANDE, CLUZEAN, CONTE, COMTÉ. MARCHAND, DEMANGEAU, GAILLARD, NURY, GUILLOSSIER, AVESQUE, VERNIER, VILLETTE, CONCHON, BOYALS, BAILLY, DERCHER, CHAZAL, DÉMONT, JOHANNAUD, CARLES, SALLÉ. ROBERT, BALLOU, BLANC, BOUQUIN, SCHLUMPF, LECOMTE, GACHARD, GUINET, DESCHAUDBAUME, NÉANT, LELOIS, CARLIER, LANPRÊTRE, LACHAUME, HÉRAUD, FORGET, CHAZELAS, RIQUET, SAGE, BORDAS, CHEMARINE, ALLAGNAT, VILLARD, SEJEAN, WALTHESER, SIEFFERT, RIOU, GIRAUD, PRIJENT, CRUCHAUDEAU. MADOLE, GARDON, CAMBONNI, CHERRIER, HESS, SIMONET, RIGOUDEAU, DESENFAUT, CALAS, DIOLOT. BANQUET. GUITARD. MUFFA-JOLY, PINGET, MAUGE, DIDIER. DENIZOT. BROCK, ROUGERI, CARREY, DURIEUX, JACQUET, RAMAGE, JABLI. BESSIÈRE, BESSET, LIDA, CHARVET, BABILLAUD. BIZARD, BASSALER, TRANCHANT. COURET, LOBBÉ, ROBERT, ROBION, MOUNIER, PEHAUT, SARRAUDY, BEHAUTEGUY, MEURIOT, RICHARD, GALMICHÉ, AVENEL, BARTHELON, PERPIGNANT, BROSSET-GRANGE, MEISSONNIER,

---

(1) Archives du corps.

Clemaron, Riffaud, Pinseau, Mange, Berger, Delsol, Escafit, Belle, Dugasse, Baland, Tomasini, Jeanvoine, Haberbuch, Chavegeret, Beteille, Gabriely, Bauvard, Bonhomme, Muffat, Duret, Défendini, Grabit, Pouyet, Marsaudon, Casaubon, Escauffier, Peyraube, Giraudet, Veyret, Teysse, Labussière, Romey, Trappiez, Julée, Ital, Restouin, Batayé, Vincent, Séguin, Bellin, Hogier, Lourd, Marion (musicien).

« Les combats les plus beaux sont peut-être les combats sans espérance. Au-dessus de la victoire, plus que la gloire même, n'y a-t-il pas quelque chose, le sacrifice? »

Aussi est-ce avec une glorieuse et patriotique émotion que nous saluons les braves tombés sur le plateau de Floing : car ils incarnent en eux les idées sublimes de dévouement et d'abnégation.

La grande voix de la Patrie plane sur la tombe de ses fils disparus qui, ne pouvant lui donner la victoire, lui ont du moins gardé l'honneur.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau,
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

(Victor Hugo.)

Préparons-nous par le travail aux jours d'épreuve, de sacrifice et de dévouement, et, quand l'heure aura sonné, faisons dignement notre devoir, pour qu'un jour nous puissions, courbés sur la tombe des braves morts au champ d'honneur, crier fièrement à leurs mânes :

« *La tâche est remplie, la patrie n'est plus mutilée, la France a recouvré son unité, sa splendeur et son rang ; gens de cœur, dormez en paix !* »

Extrait du rapport du général Douay sur la bataille de Sedan.

« Pendant cette journée, le 7e corps, réduit environ à trois brigades par les renforts qu'il a été appelé à fournir sur d'autres points, a dû lutter contre deux corps d'armée qui ont mis en ligne plus de 300 pièces de canon d'une grande supériorité de calibre, de portée et de justesse.....

« Le pertes énormes du 7e corps disent assez quelle a été la conduite des troupes, mais tous les efforts humains devaient être impuissants contre le cercle de feu qui nous enveloppait et, nous acculant à une place, nous rendait toute retraite impossible. »

Lettre du général de division Liébert au colonel du 89e de ligne (1).

7e CORPS D'ARMÉE.
—
2e DIVISION.
—
Le Général Commandant.

Le 17 octobre 1870.

« Mon cher Colonel,

» Il est certain que le jour se fera sur la bataille de Sedan et que l'on rendra pleinement justice à ceux qui y ont comme vous pris une part glorieuse ; mais en attendant que cette heure réparatrice sonne pour tous, et bien que j'aie témoigné par un ordre du jour du 2 septembre toute la satisfaction que j'éprouvais pour la valeureuse conduite des troupes composant la 2e division du 7e corps, je tiens à vous répéter personnellement que le régiment que vous commandez a montré autant de calme que de vigueur et que vous devez être aussi fier d'être placé à sa tête que je le suis de vous avoir sous mes ordres.

» En présence des égarements passagers de l'opinion publique, égarements dus aux fuyards de Sedan, j'ai cru de mon devoir de vous donner l'assurance qu'il n'était pas possible de faire mieux et de se conduire plus bravement que vous et les vôtres.

» Il est hors de doute que, dans toute autre circonstance, la défense du plateau de Floing contre des assaillants dix fois supérieurs en nombre et appuyés par une aussi formidable artillerie aurait couvert de gloire la 2e division du 7e corps.

» Espérez que justice vous sera rendue, mon cher Colonel, et croyez à tous mes sentiments de sincère affection. » *Le Général de division,*

» Signé : LIÉBERT. »

---

(1) Cette lettre fut mise à l'ordre du régiment.

Historique du 89e régiment de marche (1871).

Après les désastres de Sedan et de Metz, la France continua la lutte contre l'envahisseur, en improvisant de nouvelles armées.

1871. Un nouveau corps, portant le numéro 89, fut formé le 16 *février* 1871, à Bordeaux, sous le commandement du lieutenal-colonel Lesur. C'était le 89e de marche (1), qui devait plus tard être fondu avec le 89e de ligne, à son retour de captivité.

L'histoire du 89e de marche fait donc partie de celle du régiment.

22 *février*. Le 89e de marche fut envoyé par voie ferrée à Saint-Nazaire, où il arriva le 24 et de là, par mer, au Havre, où il débarqua le 26.

Le 27, il avait un bataillon à Harfleur et deux à Granville et constituait la réserve du corps d'armée du Havre.

Mars. Les préliminaires de la paix lui firent abandonner ces positions le 5 *mars*.

Envoyé à Paris par chemin de fer, il y arriva le 8 *mars* et y fut rejoint par trois compagnies laissées à Saint-Nazaire.

C'est à ce moment qu'éclata l'insurrection de la Commune.

Journée du 18 mars.

Dans la journée du 18 *mars*, le 3e bataillon (commandant Grassal), qui occupait les Tuileries,

(1) Le 89e de marche fut constitué à 3 bataillons de 6 compagnies.

reçut l'ordre de se rendre place Pigalle et de ramener jusqu'à la place de la Concorde plusieurs pièces d'artillerie.

L'accomplissement de cette mission lui valut les éloges du général Vinoy. Ce service, en effet, acquérait, à cause des circonstances, la plus haute valeur.

Le soir du même jour, le 89e de marche, sur les ordres formels du général Vinoy, se replie sur l'Ecole militaire, emmenant ses pièces de canon, et, le lendemain 19 *mars*, il prend la route de Versailles, par le pont d'Iéna, la porte de Saint-Cloud, Billancourt et Sèvres, et, traversant la ville, va camper sur le plateau de Satory, où il consolide son organisation et complète son effectif.

Il fait partie de la brigade Bocher (division Susbielle).

4 avril. Il va occuper les tranchées du plateau de Châtillon et prend part aux opérations du siège.

Les semaines qui suivirent *jusqu'au* 22 *mai* furent remplies par les travaux de siège contre les forts de Vanves et d'Issy, puis contre l'enceinte, les gardes de tranchée alternant avec les repos au camp de Bel-Air, au nord du village de Bièvre, puis au camp de Trivaux, dans le bois de Meudon, près du parc de Chalais, après la prise du fort d'Issy.

Le 13 *avril*, arriva au camp un renfort venant du dépôt de Draguignan (89e de ligne).

La journée du 16 *mai*, où tout le régiment prononça un mouvement en avant au delà du village d'Issy et s'approcha à 200 mètres de la place; *celle du* 19 *mai*, où il eut au contraire à

subir patiemment dans les tranchées entre Issy et la Seine (à hauteur et en avant de l'île Saint-Germain) un feu très vif d'artillerie, fourni particulièrement par les pièces des fédérés braquées à la porte de Sèvres sous le viaduc du chemin de fer, furent surtout meurtrières et mirent à l'épreuve son entrain et son sang-froid.

Le 22 *mai,* à 1 heure du matin, le 89e de marche pénétrait dans Paris par la porte de Sèvres, appuyait l'attaque de Vaugirard et occupait le Champ-de-Mars.

Pendant les journées suivantes, il continua sa marche à travers les quartiers de la rive gauche : Invalides, Montparnasse, Panthéon, Gobelins, détachant à droite et à gauche des compagnies à l'assaut des barricades.

Le 25, un mouvement tournant, habilement exécuté par le lieutenant-colonel Lesur, fait tomber la barricade de la barrière d'Italie, et la prise de ce point important met fin à la résistance sur la rive gauche de la Seine.

C'est pendant cette action que le colonel Allard arrive au régiment. Il est blessé dès son arrivée (sans avoir pu prendre le commandement), pendant la reconnaissance de la position.

Le 89e de marche se rassemble ensuite près de la gare d'Orléans ; son rôle actif est terminé. Il assiste de loin à l'attaque et à la prise du cimetière du Père-Lachaise, qui mirent fin à l'insurrection.

27 *mai.* Le régiment va prendre des cantonnements sur le sommet de la montagne Sainte-Geneviève (quartier du Panthéon), dont les édifices publics deviennent provisoirement ses casernes.

Ainsi se termina cette série d'actions, qui coû-

tèrent au régiment 150 tués ou blessés (officiers et hommes de troupe).

Etat nominatif des officiers tués ou blessés dans la période du 4 avril au 27 mai 1871 inclus.

MM.

Bonnet, sous-lieutenant. Légère contusion à l'oreille.
Crugut, sous-lieutenant. Pied droit enlevé par un obus. Mort des suites.
Saussac, capitaine adjudant-major, Contusionné.
Mac Guire, médecin. Contusionné.
Moustelon, lieutenant. Eclat d'obus à la cuisse droite.
Robin, sous-lieutenant. Eclat d'obus à la jambe droite.
Larrouy, lieutenant. Blessé.
Rivoire, lieutenant. Blessé.

Etat nominatif des officiers. sous-officiers et soldats décorés de la Légion d'honneur ou de la médaille militaire ou cités à l'ordre.

Nommés officiers de la Légion d'honneur.

Dubois, capitaine..............	19 avril 1871.
Sempé, chef de bataillon........	1er mai 1871.
Destarac, capitaine............	24 juin 1871.

Nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Vollet, capitaine..............	19 avril 1871.
Rivoire, lieutenant.............	—
Fressinet de Bellanger, lieut..	—
Crochon, lieutenant............	—
Crugut, sous-lieutenant.........	—
Hennequin, capitaine...........	1er mai 1871.
Schuster, lieutenant............	—
Cravoisier, sous-officier........	19 mai 1871.

Larrouy, lieutenant	23 mai 1871.
Moustelon. lieutenant	24 juin 1871.
De Toury, lieutenant	—
Miramont, sous-lieutenant	—
Saint-Amaux, soldat	—

Décorés de la médaille militaire.

Matt, sergent	19 avril 1871.
Challine, sergent	—
Picotin, sergent	—
Pauline, caporal	—
Deleschaud, clairon	—
Godet, soldat	—
Torreau, soldat	—
Guérel, soldat	—
Raoul, soldat	—
Grécourt, soldat	—
Izard, soldat	1er mai 1871.
Bertrand, soldat	—
Blondeau, soldat	—
Salomon, soldat	—
Binet, soldat	—
Darras, soldat	—
Cassou, soldat	—
Sages, caporal	23 mai 1871.
Armangeot, caporal	—
Berthet, adjudant	24 juin 1871.
Louvet, sergent-major	—
Auriol, sergent-major	—
Ducos, sergent	—
Carré, sergent	—
Blot, caporal	—

Citations à l'ordre de l'armée.

Lesur, lieutenant-colonel	28 avril 1871.
Saussac, capitaine adjud.-major.	—
Saussac, chef de bataillon	13 juillet 1871.
Grassal, chef de bataillon	—

Duchemin, capitaine.............	13 juillet 1871.
Plunkett, capitaine............	—
Marabail, lieutenant............	—
Du Peloux de Saint-Romain, lieut .	—
Brule, sergent...................	—
Rambaud, sergent................	—
Berthomier, sergent.............	—
Bouteloup, sergent-major.......	—
Maupas, soldat..................	—

Ce n'était pas la première fois que le n° 89 prenait part à la répression d'une insurrection, mais celle de la Commune de Paris a été, sans comparaison, la plus terrible; dans cette lutte longue et difficile contre un ennemi se défendant avec un acharnement sauvage, les soldats du 89e régiment de marche montrèrent les mêmes sentiments d'honneur militaire et de véritable patriotisme que leurs devanciers du 14e régiment d'infanterie légère.

Fusion du 89e de marche et du 89e de ligne (1871).

1871. 1er *août.* Le colonel Hecquet, du 89e de ligne, vient prendre le commandement du 89e de marche et les deux régiments sont dès lors réunis de fait (tout ce qui existait du 89e de ligne était à Draguignan).

21 *septembre.* Le tiercement s'opère et active la fusion du régiment de marche avec le régiment de ligne. (Ce tiercement fut celui d'un régiment à quatre bataillons, dont le 4e fut placé au dépôt.)

19 *octobre.* Les trois bataillons du 89e de marche, devenus les bataillons actifs du nouveau 89e de ligne, quittent Paris pour aller occuper

les cinq forts du sud, Ivry, Bicêtre, Montrouge, Vanves, Issy.

1872. 19 *janvier*. La commission de revision des grades modifie le cadre des officiers.

Mars. Le 89e vient occuper les Invalides, puis le camp de Saint-Maur (*avril*) et le camp de Satory (*septembre*). Il fait partie de la 1re brigade de la 2e division du 2e corps.

Octobre. Le général baron de Susbielle, inspecteur général, laisse au corps un ordre flatteur dont le dernier paragraphe rend particulièrement hommage aux services rendus par le 89e :

« Pendant la dernière période de nos mauvais jours, le 89e s'est montré brave et dévoué comme il l'a été sur le plateau de Floing. »

Historique du 89e régiment d'infanterie de 1873 à 1890.

Depuis 1873 *jusqu'à l'époque actuelle*, l'histoire du 89e redevient une énumération de changements de garnisons coupés par de grandes manœuvres.

C'est une période de recueillement patriotique et de travail, pendant laquelle le régiment se prépare, par une tâche quotidienne et un labeur incessant, à bien remplir le rôle qui lui incomberait en cas de guerre et à se dévouer corps et âme pour la patrie, le jour où la France serait en danger.

Les mouvements exécutés par le corps sont indiqués ci-après d'une façon très succincte :

1873. 29 *septembre*. Le 89e occupe la caserne de Reuilly et fait partie de la 19e brigade (10e di-

vision, 5e corps). Il fournit un détachement à Poissy.

16 *octobre*. Trois compagnies quittent le régiment et vont à Saint-Maur contribuer à la formation du 131e de ligne.

20 *octobre*. Le corps est fractionné (2 bataillons dans les forts de l'est et d'Aubervilliers, 1 bataillon à Orléans).

1874. *Février*. Le bataillon d'Orléans et le dépôt se rendent à Montargis,

2 *octobre*. Les deux autres bataillons sont réunis à Paris (caserne de Reuilly).

1875. *Mars*. En vertu de la circulaire du 30 mars 1875, le régiment est réorganisé à 4 bataillons et 1 dépôt de deux compagnies.

7 *juin*. Il est ainsi réparti : 3 bataillons à Paris, 1 bataillon et le dépôt à Montargis.

Septembre. Manœuvres, avec les réservistes (reçus à Montargis), aux environs de Pithiviers et de Malesherbes. Trois bataillons rejoignent ensuite Paris (2 à l'Ecole militaire, 1 à Vanves et Issy).

1876. *Septembre*. Les trois bataillons actifs se rendent au camp de Satory.

Novembre. Un de ces bataillons (3e) est détaché dans les forts de Châtillon, Palaiseau et Haut-Buc, puis dans ceux de Saint-Cyr et de Bois-d'Arcy.

1877. *Février*. Le 3e bataillon revient au camp de Satory.

15 *Mai*. Le colonel, l'état-major et le 3e bataillon partent pour Montargis, où se trouve désormais la portion centrale du 89e.

Septembre. Manœuvre de corps d'armée entre Montargis et Montereau (sur la rive droite du

Loing). A l'issue des manœuvres, trois bataillons rejoignent Montargis ; le 1er est détaché à Sens jusqu'au 31 *août* 1878, époque à laquelle le régiment entier est réuni à Montargis.

1880. Il y reste jusqu'à l'automne de 1880.

Le 14 juillet, le colonel, à la tête d'une députtion, reçoit, à la revue de Longchamps, le nouveau drapeau, qui est remis au régiment d'une façon solennelle le 25 du même mois, sur la promenade du Pâtis, à Montargis.

Le drapeau porte, gravés en lettres d'or, les noms des batailles de Valmy, Hohenlinden Caldiéro, Lutzen, souvenirs glorieux des haus faits auxquels ont pris part nos devanciers (1).

Septembre. Manœuvres de corps d'armée du côté de Ferrières et de Souppes. Les trois bataillons actifs (2e, 3e et 4e) vont ensuite tenir garnison à Saint-Denis et dans les forts environnants. Le 1er bataillon et le dépôt quittent Monargis pour Fontainebleau.

1881. *Août.* Les bataillons actifs viennent à Fontainebleau exécuter des feux de guerre et rentrent à Paris à la fin du mois.

1882. *Avril.* Ils occupent la caserne de la Pépinière.

Août. Feux de guerre à Fontainebleau comme 1881.

1883. *Septembre.* Manœuvres du 5e corps entre Malesherbes, Pithiviers et Nemours. Le 89e regagne ensuite Montargis, où le rejoint la portion principale. L'accueil sympathique que fait

---

(1) Voir pages 93, 94, 97 et 98.

au régiment la population montre qu'il avait laissé dans la ville d'excellents souvenirs.

1884. *Septembre.* Manœuvres de brigade entre Charny, Toucy, Bléneau et Briare.

1885. *Septembre.* Manœuvres de division entre Bléneau, Gien, Sully et Beaune-la-Rolande.

1886. *Mars.* Le bataillon disponible (2e) reçoit l'ordre de partir pour Verdun, où il doit faire partie d'un groupe de bataillons de forteresse, sous les ordres du lieutenant-colonel GUINARD, du 89e.

Septembre. Manœuvres des bataillons actifs (1er, 3e et 4e) autour de Montargis (manœuvres de corps d'armée).

À l'issue des opérations, les 1er et 4e bataillons se dirigent sur Paris, le 3e sur Sens.

Octobre. Le 2e bataillon, relevé à Verdun par un bataillon du 82e, vient rejoindre les bataillons actifs à la caserne du Château-d'Eau.

1887. *Septembre.* La loi du 25 juillet réorganisant les régiments d'infanterie à trois bataillons sans dépôt avec un cadre complémentaire, le bataillon disponible (3e) quitte Sens, *le 4 septembre,* à destination de Paris, où il est licencié le 28.

Le 25 septembre, le 4e bataillon part de Paris par voie ferrée et vient tenir garnison à Sens. Le 28, il prend le numéro 3 dans le régiment.

Les soldats de l'ancien 3e bataillon sont versés aux bataillons de Paris ; ceux des deux compagnies de dépôt au nouveau 3e bataillon.

Les officiers de l'ex-3e bataillon forment, à Paris, sous le nom de cadre complémentaire, le noyau d'un 4e bataillon qui n'existe plus que sur le papier.

Décembre. Le bataillon de Sens, appelé à Paris par télégramme en prévision d'une émeute, à l'occasion de la réunion du congrès à Versailles, arrive au Château-d'Eau le 2 *décembre* et y reste jusqu'au 8, date à laquelle il est renvoyé à Sens.

1888. *Janvier.* Une décision du 7 janvier 1888 modifie légèrement l'organisation nouvelle par l'envoi à la portion centrale d'un capitaine et d'un lieutenant du cadre complémentaire, qui deviennent le noyau du 5e bataillon, et par la nomination, dans chaque compagnie du 4e bataillon, d'un sergent et d'un caporal destinés à la compagnie correspondante du 5e bataillon.

Avril. Le 9 avril, les 1er et 2e bataillons quittent le Château-d'Eau et se rendent à Courbevoie.

La 3e compagnie du 1er bataillon est détachée à Poissy et les 2e, 3e et 4e du 2e bataillon occupent le Mont-Valérien.

A la fin d'avril, nouveau changement dans l'organisation des cadres inférieurs; les sergents et caporaux des 4e et 5e bataillons sont placés dans les douze compagnies actives, qui comptent, par suite, 6 sergents et 12 caporaux, mais restent divisées en 4 sections et 8 escouades.

Septembre. Du 30 *août au* 19 *septembre*, la 3e compagnie du 2e bataillon va assurer la garde du fort de Châtillon, des forts d'Issy et de Vanves, ainsi que du réduit de Verrières.

1889. *Juillet.* Les bataillons de Paris vont exécuter, *du 22 au 29*, des tirs collectifs au camp de Satory.

Septembre. Le 7, la portion principale (1er et 2e bataillons) quittent le gouvernement de Paris;

le 9, le 3e bataillon part de Sens, et le 10 les 3 bataillons sont réunis à Moret.

Le régiment prend part à des manœuvres de division entre Moret, La Chapelle-la-Reine et Nemours.

A l'issue des manœuvres, le 89e vient tenir garnison à Montargis, où il entre le 18 *septembre*.

1890. *Juin-juillet*. Le régiment quitte Montargis le 15 *juin* allant exécuter, au camp de Cercottes (8 kilom. au nord d'Orléans), des tirs de combat. Itinéraire : Bellegarde (25), Châteauneuf-sur-Loire (26), camp de Cercottes (27), séjour au camp (28, 29, 30 juin et 1er juillet). Retour par Châteauneuf-sur-Loire (2 juillet), Bellegarde (3). Montargis (4 juillet).

Septembre. Après une manœuvre de bataillons, près de Lorris (4 septembre, de régiment contre régiment entre Lorris et Châteauneuf-sur-Loire (5 septembre), le régiment, passant par Orléans, va exécuter des manœuvres de brigade aux environs de Coulmiers (8 et 9 septembre) et des manœuvres de division, du 10 au 14 septembre, entre Orléans, Patay, Artenay, Neuville-aux-Bois et Châteauneuf-sur-Loire. Il rentre à Montargis le 16 septembre.

BATAILLES INSCRITES AU DRAPEAU DU 89e

VALMY (petit village du département de la Marne, près de Sainte-Menehould).

(20 septembre 1792.)

La patrie venait d'être déclarée en danger ; les Prussiens, commandés par le duc de Brunswick,

avaient envahi le territoire français (19 *août*), pris Longwy (24 *août*) et Verdun (25) et forcé les défilés de l'Argonne (15 *septembre*). La route de Paris était ouverte à l'ennemi, la France à deux doigts de sa perte.

Les jeunes troupes des généraux Dumouriez et Kellermann, adossées à l'Argonne, face à l'intérieur de la France, sauvent la situation et délivrent le pays de l'étranger.

Après une canonnade de plusieurs heures, les colonnes prussiennes s'élancent deux fois à l'attaque des hauteurs de Valmy, deux fois elles reculent devant nos soldats improvisés, qui, dans un élan superbe d'énergie et d'enthousiasme, se précipitent pour les recevoir à la baïonnette, au cri mille fois répété de : « Vive la Nation ! »

Devant cette belle contenance, l'ennemi se retire dans son camp de la Lune (vis-à-vis de Valmy), où il est décimé par la disette et la maladie.

Dix jours après, il commence son mouvement de retraite, évacue Verdun et Longwy et repasse la frontière (20 *octobre*).

La bataille de Valmy produisit donc l'effet d'une grande victoire. Elle sauva la France de l'invasion et donna à l'armée française l'assurance et l'audace qui allaient lui faire accomplir des prodiges.

Hohenlinden (village de Bavière, près de Munich).

(3 décembre 1800.)

Les Autrichiens, sous le commandement de l'archiduc Jean, y furent battus par le général Moreau

La 89e demi-brigade fit, dans cette bataille, des prodiges de valeur et culbuta les Autrichiens avec un entrain remarquable.

Depuis le commencement de la journée, les divisions Bastoul, Legrand et la 89e demi-brigade luttaient contre des masses d'infanterie et d'artillerie autrichiennes qui voulaient s'emparer du plateau de Hohenlinden. Les troupes françaises, inférieures de moitié à celles de l'ennemi, avaient, de plus, le désavantage de la position, car la tête des ravins boisés, par lesquels les Autrichiens débouchaient dans la petite plaine de Hohenlinden, dominait notre position et permettait d'y faire un feu plongeant.

Vers 2 heures, les deux divisions françaises, d'abord accablées par le nombre, avaient perdu un peu de terrain. Abandonnant la lisière du bois, elle s'étaient repliées dans la plaine, mais avec un aplomb rare et en montrant à l'ennemi une héroïque fermeté. Deux demi-brigades, la 51e et la 42e, avaient à combattre des forces de beaucoup supérieures en nombre et, faisant un feu nourri sur l'infanterie, croisant la baïonnette sur la cavalerie, opposaient à toutes les attaques une vigoureuse résistance. Dans ce moment décisif, la division Bastoul et la 89e demi-brigade s'élancent sur les assaillants. — Ces hommes-là sont à nous, s'écrient ces braves soldats, marchons. — On marche, en effet, on culbute les Autrichiens. L'impulsion de la victoire, communiquée à ces troupes, double leur ardeur et leur force (1).

(1) Détails figurant sur le placard concernant l'historique du régiment, qui est affiché dans les chambres.

C'est le général Richepanse qui décida du sort de la journée, en tombant, par une manœuvre hardie et avec une audace inouïe, sur les derrières de l'armée ennemie, au milieu d'une forêt.

Sa colonne, reçue vigoureusement par les Autrichiens sur la route de Hohenlinden, était décimée par la mitraille. Le général se porte à la tête des grenadiers de la 48e demi-brigade, fait cesser le feu et leur dit, en leur montrant les bataillons hongrois : « Grenadiers ! que pensez-vous de ces gens-là ? — Ils sont foutus, mon général, répondent ces braves. — Ils sont morts, réplique le général ; formez les pelotons d'attaque. »

Nos pertes furent grandes, mais l'ennemi écrasé s'enfuit de toutes parts dans le plus grand désordre. Des corps égarés, ne sachant où fuir, tombent entre les mains de l'armée victorieuse et mettent bas les armes.

Les Autrichiens laissèrent sur le champ de bataille 8,000 hommes tués ou blessés, 12,000 prisonniers, 87 canons, 300 voitures d'artillerie avec bagages, etc.

Le rapport du général Moreau au Ministre de la guerre se terminait ainsi :

« Tous ont fait leur devoir ; je ne puis donner d'éloges particuliers à aucune des armes : artillerie, infanterie, cavalerie, méritent les plus grands éloges. »

Deux mois après, l'armée française ayant franchi l'Inn, la Salza, la Traun, pris Lintz sur le Danube, Steyer sur l'Ens, était aux portes de Vienne.

L'Autriche, vaincue en Italie par Bonaparte, sur le Danube par le général Moreau, accepta

les conditions de paix qui lui étaient imposées et signa le traité de Lunéville (9 *février* 1801), glorieux pour la France.

CALDIÉRO (bourg de la Lombardie-Italie, sur la route de Vérone à Vicence).

(30 octobre 1805.)

Le général Masséna y remporta sur les Autrichiens, commandés par l'archiduc Charles, un éclatant succès.

Pendant que Napoléon exécutait en Bavière et en Autriche la mémorable campagne dans laquelle, battant l'ennemi avec les jambes de ses soldats plutôt qu'avec leurs baïonnettes, il marchait de victoire en victoire, Masséna, à l'armée d'Italie, empêchait l'archiduc Charles d'envoyer des renforts dans la vallée du Danube.

Dès le 17 *octobre* (jour de la capitulation d'Ulm), il prend l'offensive, attaque le pont et la ville de Vérone, les enlève après un violent combat, passe l'Adige et suit l'ennemi, qui vient se retrancher dans la forte position de Caldiéro, la transformant en camp retranché au moyen de redoutes, de batteries et de retranchements palissadés.

Malgré l'infériorité du nombre (40,000 hommes contre 100,000), l'armée française engage une bataille acharnée qui dure trois jours (29, 30 et 31 *octobre*) (1).

---

(1) Le 30 octobre, le 14e régiment d'infanterie légère (division Duhesme) se distingua particulièrement dans la défense du village de Caldérino, attaqué par les Autrichiens, et dans le retour offensif exécuté par le général Camus.

Les Autrichiens firent une défense des plus énergiques et perdirent 6,000 hommes; ils réussirent à garder leurs positions; mais, si nombreux qu'il fussent, ne purent déloger les Français de celles qu'ils avaient prises en face d'eux.

Le lendemain, 1er *novembre,* l'archiduc Charles, rappelé en Allemagne, se mettait en retraite, et Masséna, maitre de la route de Vicence, le poussait vigoureusement l'épée dans les reins, traversait les Alpes à sa suite, en lui enlevant ses arrière-gardes, se joignait au général Gouvion-Saint-Cyr et venait former l'aile droite de la Grande Armée, qui terminait bientôt la campagne, par un coup de foudre, à Austerlitz (2 *décembre* 1805).

LUTZEN (ville de la province de Saxe (Prusse).

(2 mai 1813.)

L'empereur Napoléon y battit les Prussiens et les Russes, réunis sous le commandement du général prussien Blücher.

Les vieux soldats de la Grande Armée avaient disparu en grande partie dans la campagne de Russie. Des conscrits, des jeunes gens de 18 ans, vinrent les remplacer, et ces enfants, pour ainsi dire, se montrèrent, sur le champ de bataille, aussi braves que leurs anciens.

Après une lutte sanglante dans laquelle le village de Kaya, point central de la bataille, fut pris et repris plusieurs fois, une dernière attaque furieuse de la jeune garde contre le village réussit et força l'ennemi à battre en retraite.

La journée avait été rude; ce fut une vraie

bataille d'infanterie, consistant en attaque et en défense de villages.

L'ennemi laissait 15,000 hommes sur le champ de bataille et nous avions nous-mêmes perdu 12,000 soldats; mais la France comptait une belle victoire de plus dans ses annales, et les coalisés étaient rejetés au delà de l'Elbe.

L'effet moral en fut immense; on croyait l'armée française anéantie par la guerre de Russie : nos jeunes soldats montrèrent qu'ils étaient capables des plus héroïques efforts.

« Ces enfants sont des héros », avait écrit Ney à l'empereur, après le combat de Weissenfels, où il avait culbuté le 29 avril l'avant-garde de l'armée ennemie, « je ferai avec eux tout ce que vous voudrez. »

Après Lutzen, Napoléon, enthousiasmé, s'écriait : « Soldats, je suis content de vous, vous avez rempli mon attente. Vous avez suppléé à tout par votre bonne volonté et votre bravoure. La bataille de Lutzen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Fiedland et de la Moskowa. »

(Proclamation à l'armée, du camp de Lutzen, 3 mai 1813.)

Et encore :

« Depuis vingt ans que je commande les armées françaises, je n'ai jamais vu plus de bravoure et de dévouement. Mes jeunes soldats, l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores! »

CONCLUSION

Telles sont, résumées en quelques pages, les étapes glorieuses parcourues par le régiment auquel nous avons l'honneur d'appartenir et par les corps qui furent ses devanciers.

Fidèle à ses traditions, le 89e a fait sa religion des sentiments d'honneur, de dévouement et d'amour de la patrie, qui résument, dans son acception la plus élevée, le devoir militaire.

Il a toujours été un noble exemple de courage, d'abnégation et de sacrifice, et s'est fait remarquer chaque fois qu'il a été appelé à combattre.

Ce passé d'honneur et de gloire servira de guide aux soldats de la jeune génération. Ils marcheront fièrement sur les traces de leurs aînés et, quand viendra le jour de la bataille suprême, combattant sous les plis d'un drapeau, qui leur rappelle tant de hauts faits, les soldats du 89e, comme les conscrits de Lutzen, auront à cœur de conduire à la victoire cet emblème sacré de la patrie.

Demain, bientôt, quand il faudra, le 89e se dévouera encore jusqu'à la mort, ou, comme dirait le vieux Corneille, jusqu'à la gloire.

ANNEXE N° 1

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ARMÉE D'HELVÉTIE

Quartier général de Berne le 30 floréal (19 mai) an VII de la République une et indivisible.

Le général de division inspecteur général de l'infanterie au général en chef Masséna.

Citoyen général,

L'intérêt que je prends à la composition des corps qui font partie de l'armée sous vos ordres m'engage à vous parler de la 89e demi-brigade, laquelle est au nombre de celles qui sont maintenant en route pour se rendre à l'armée d'Italie.

J'ai passé une fois l'inspection de ce corps et j'ai été à même de prendre une connaissance approfondie tant de son administration intérieure que de sa discipline et instruction. J'ai été à portée d'apprécier le mérite des officiers supérieurs et autres et l'excellent esprit des sous-officiers et soldats. Quant à la bravoure, la 89e a fait ses preuves d'une manière qui lui a mérité l'estime et les éloges de tous les généraux sous les ordres desquels elle s'est trouvée.

Lors de l'entrée en Suisse de l'armée que je commandais, cette demi-brigade a soutenu avantageusement la réputation qu'elle s'était acquise et elle a eu une part très distinguée au succès des divers combats qui s'y sont livrés.

C'est avec un regret infini que je l'ai vue partir pour l'armée d'Italie, où les ordres du Ministre

l'appelaient. Depuis ce temps elle a été continuellement en mouvement de la Suisse à Cherbourg, de cette dernière ville à Brest, ensuite à Rennes, puis Bruxelles, Cologne, Coblentz, enfin à l'armée du Danube, où, à peine arrivée, elle a reçu l'ordre de passer à l'armée d'Italie.

Malgré la régularité de son administration, ces courses continuelles ont beaucoup détérioré son habillement et son équipement, et plus elle s'éloigne de son bataillon de garnison, qui est à Landau, moins elle peut espérer d'en recevoir les remplacements, dont elle a le plus grand besoin.

Je vous demanderai donc, citoyen général, de conserver à l'armée du Danube la 89e demi-brigade, en la faisant remplacer à l'armée d'Italie par une autre, si toutefois des raisons majeures de service ne s'y opposent pas.

Je vous déclare, général, qu'il n'entre d'autres considérations dans ma demande que celle d'avoir un brave et excellent corps de plus à votre armée.

Je me rendrais volontiers caution de la 89e pour tout ce qui a trait au patriotisme, à l'honneur et à la bravoure et je puis appuyer cette caution du suffrage de tous les généraux qui ont été à même de l'apprécier.

Salut et considération.

Signé : SCHAUENBOURG.

(Extrait de la correspondance du duc de Rivoli. — Lettre communiquée par le lieutenant Lecourbe, du 13e bataillon de chasseurs à pied, au capitaine Simon, du 89e.)

ANNEXE N° 2

ETATS DE SERVICES DES COLONELS AYANT COMMANDÉ LE RÉGIMENT DE 1830 A 1890

Colonel MARBOT, Antoine-Adolphe-Marcellin, né à Altellac (Corrèze) le 22 mars 1781.

(12 août 1830-30 décembre 1835.)

Entré au service comme soldat dans le 21e régiment de chasseurs à cheval en l'an VI, il passe l'année suivante au 2e bataillon auxiliaire de la Seine.

Sous-lieutenant au corps en l'an VIII, il est versé la même année dans la 14e demi-brigade, puis devient aide de camp du général Bernadotte.

Nommé lieutenant dans le bataillon franc du Finistère, il passe avec le même grade dans la légion de la Loire, puis dans la 49e demi-brigade, au 1er bataillon de cipayes et à l'état-major du général Decaen.

Il accompagne ce général dans son expédition à Pondichéry et à l'île de France.

Devenu capitaine général des établissements français dans l'Inde, il fait à bord du *Marengo*, sous les ordres de l'amiral Linois, les croisières du golfe du Bengale, des îles de la Sonde et des mers de Chine.

On le retrouve comme capitaine à l'état-major de Batavia et aux chasseurs de la Réunion.

A son retour des Indes, porteur des dépêches du général Decaen, il est pris par les Anglais au cap de Bonne-Espérance. Relâché par eux, il

passe par le Brésil et les Etats-Unis, retombe entre les mains des Anglais, est conduit à Halifax, d'où il s'échappe toujours porteur de ses dépêches, qu'il remet ensuite, à Paris et à Berlin, à leur destination.

Attaché à l'état-major du 7e corps de la Grande Armée, Marbot est nommé aide de camp du duc de Castiglione (Augereau), passe à l'état-major du 5e corps et devient successivement aide de camp du duc de Rivoli (Masséna), du duc de Montebello (Lannes) et du prince de Neufchâtel (Berthier).

C'est dans cette dernière position que, chargé en 1809, de porter les dépêches de l'empereur a Madrid, il part d'Astorga, est attaqué, blessé et fait prisonnier par les guérillas entre Bonavente et Toro ; son escorte, composée de 25 lanciers polonais de la garde impériale, est massacrée sous ses yeux. Conduit devant le général espagnol marquis de la Romana, il refuse, malgré les menaces qui lui sont faites, de donner des renseignements sur l'armée française. Dirigé sur Cadix par ordre de ce général, il traverse à pied presque toute l'Espagne, traité pendant la route de la manière la plus barbare : plusieurs fois il se voit sur le point d'être assassiné.

Arrivé à Cadix, il est mis sur le ponton la *Vieille Castille*. Après six mois de la plus dure captivité, il s'échappe à la nage pendant une nuit orageuse, parvient à gagner Cadix, s'y procure une barque et des passeports et part pour Tanger.

Débarqué sur la côte d'Afrique, Marbot est fait prisonnier par les Maures et ne doit la vie qu'à la promesse d'une rançon et à l'intervention du consul de France.

Peu de jours après, il s'embarque sur un corsaire et rejoint l'armée française en Andalousie.

En 1810, il est aide de camp du prince d'Essling (Masséna), passe avec son grade au 16e régiment d'infanterie légère, où il reste quatre ans, va ensuite à l'état-major de Paris, puis devient aide de camp du prince d'Eckmühl (Davout); il est nommé colonel.

Licencié en 1815, avec l'armée de la Loire, il est mis, comme chef d'escadron, en non activité, et admis à la retraite en 1829.

Le 12 août 1830, il reprend du service, est nommé colonel au 14e régiment d'infanterie légère et enfin promu maréchal de camp le 31 décembre 1835.

Blessures. — An XII, ile de Java, balle à la tête lors d'une descente des Anglais.

1806. Coup de sabre au combat de Golymin (26 décembre).

1807. Eclat d'obus et cheval tué sous lui à la bataille d'Eylau (8 février).

1807. En Pologne, coup de lance et coup de baïonnette.

1809. A Tudela, lors de sa captivité en Espagne, balle à travers la jambe, poignet démis et cheval tué sous lui.

1812. A Witebsk. Sept coups de lance.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1807 ; officier en 1831 ; commandeur en 1839.

Colonel De SPARRE (Louis-Ursule-Gustave-Achille), né à Paris, le 24 décembre 1790.

(31 décembre 1835-20 avril 1845.)

Entré comme élève, en 1808, à l'Ecole militaire de Fontainebleau, et nommé sous-lieutenant en 1811, il passe successivement des voltigeurs de la garde du régiment du roi auprès du général d'Aumont, comme aide de camp au régiment de lanciers chevau-légers de la Couronne, dans l'infanterie de la Garde royale, est nommé, comme chef de bataillon, officier d'ordonnance du duc de Conegliano (Moncey), appartient ensuite au 1er régiment et au 11e régiment d'infanterie légère, enfin est nommé, le 31 décembre 1835, colonel du 14e léger.

Le 30 avril 1845, il est promu maréchal de camp.

Campagnes et blessures :

1812. Campagne de Russie.

1813-1814. Campagne d'Allemagne et de France.

1815. Campagne de Belgique.

1823-1828. Campagne d'Espagne. Blessure à travers la cuisse au combat de Jorba.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1814 ; officier en 1834.

Le colonel de Sparre portait en outre la croix de l'ordre de l'Epée de Suède, celle de saint Ferdinand, de saint Louis et de Malte.

Colonel CORNEMUSE, Louis-Antoine-Ange, né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine) le 21 mars 1797.

(21 avril 1845-30 avril 1849.)

Entré au service, comme soldat, au 140e régiment d'infanterie et passé au 70e de ligne, il est nommé lieutenant en 1816 et fait successivement partie de la légion des Côtes-du-Nord, devenu 12e régiment de ligne, du 53e et du 29e régiment d'infanterie de ligne.

Promu en 1845 colonel du 14e régiment d'infanterie légère, il quitte ce corps en 1849, ayant été nommé général de brigade.

Campagnes :

1823-1825. Campagne d'Espagne.

1831-1832. Campagne de Belgique.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1832 ; officier en 1848.

Le colonel Cornemuse était en outre décoré de l'ordre de Saint-Ferdinand.

Colonel RACINE (Etienne-Victor) né à Besançon (Doubs), le 13 janvier 1791.

(1er mai 1849-7 août 1851.)

Soldat au 19e régiment d'infanterie en 1810, sous-lieutenant au corps en 1812, il passe au 72e de ligne, puis à la légion départementale du Jura, à celle des Vosges, au 35e de ligne, au 61e, au 42e, au 45e et au 18e régiment d'infanterie légère.

Nommé colonel du 14e léger en 1849, il est admis en 1851 à la pension de retraite.

Campagnes et blessures :

1810-1811. Côtes de Hollande.

1812. Russie. Il reçut dans cette campagne un coup de baïonnette au flanc droit et un coup de feu aux deux cuisses, à Polotsk.

1813. Allemagne.

1814. France.

1815. Espagne.

1828-1829. Morée.

1831. S'est emparé, dans une affaire qu'il eut avec la bande de Delaunay, de ce chef de chouans et de deux de ses hommes, dans un bois situé entre Chemilli et Jallais.

1832. Fit prisonnier dans une métairie près de Saint-Georges, à deux lieues de Montaigu, un page de Charles X, dont il avait essuyé le feu et qui lui tua un caporal, avec lequel il fouillait seul la maison cernée par son faible détachement.

1847. Reçut un coup de feu à la joue en réprimant une émeute à Mulhouse.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1814 ; officier en 1838 ; commandeur en 1850 ; chevalier de Saint-Louis.

Colonel FOLTZ (Louis-François-Xavier), né à Belfort (Haut-Rhin) le 3 décembre 1801.

(8 août 1851 - 10 août 1855.)

Entré au service, comme soldat, en 1814 au 7e régiment d'infanterie légère, il passa à la légion départementale du Haut-Rhin et au 35e régiment d'infanterie de ligne, où il fut nommé sous-lieutenant.

On le retrouve ensuite au 4e bataillon de chasseurs d'Orléans, au 18e de ligne et comme com-

mandant du palais de l'Assemblée nationale en 1851.

Le 8 août de cette année, il est nommé colonel du 14e régiment d'infanterie légère, qui devient, le 1er janvier 1855, le 89e régiment d'infanterie de ligne.

Le 10 août 1855, le colonel Foltz est promu général de brigade.

Campagnes et blessures :

1823-1828. Espagne. S'est distingué dans toutes les affaires de cette campagne et particulièrement à Campo-Casa, où il se présente le premier au feu, armé d'un fusil, et combat jusqu'au moment où l'ennemi est mis en pleine déroute, bien qu'il soit blessé depuis le commencement du combat d'un coup de feu au genou droit.

1828-1829. Morée.

1830-1832. Afrique. A Chapelle-Fontaine, le sous-lieutenant Foltz, à la tête de quelques grenadiers, tombe sur les Arabes et sur les Turcs avec une rare intrépidité et en sabre plusieurs de sa main. Il est cité pour cette action d'éclat.

Le 26 novembre, à l'affaire de Blidah, ce brave officier charge plusieurs fois, avec un courage admirable, à la tête de la compagnie de grenadiers dont il faisait partie, sur des masses de Kabyles ou d'Arabes qui avaient pénétré dans la ville. Tant d'énergie et d'élan ajoutent encore à l'impétuosité des grenadiers et contribuent au succès. Foltz faisait partie de l'une des deux compagnies de grenadiers qui, dans le même combat, tournèrent la ville et y entrèrent en prenant l'ennemi à dos.

C'est en récompense de ces deux actions d'éclat que le colonel RULLIÈRE obtint pour ce brillant officier la croix de chevalier de la Légion d'honneur (1830).

1852-1855. Rome.

Décorations. — Promu officier de la Légion d'honneur en 1853, le colonel FOLTZ portait aussi la décoration de saint Grégoire le Grand.

Colonel O'SCHÉE (Guillaume-Marie-Anne-Louis), né à Paris, le 17 octobre 1798.

(11 août 1855 - 1er juillet 1858.)

Elève à 15 ans de l'école de la Flèche, il entra ensuite à l'Ecole de Saint-Cyr et fut promu sous-lieutenant le 2 mars 1816 à la légion départementale du Bas-Rhin.

Il conquit ses différents grades au 6e régiment d'infanterie de la garde, au 14e de ligne, au 2e régiment de la garde, au 28e et au 18e de ligne, enfin au 27e régiment d'infanterie légère.

Nommé colonel du 89e de ligne le 11 août 1855, il prit sa retraite en 1858.

Campagnes :

1823. Armée des Pyrénées.
1824-1827. Espagne.
1830-1831. Afrique.
1850-1855. Rome.
1855. Orient.
1856-1858. Afrique.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1837 ; officier en 1857.

Le colonel O'SCHÉE portait en outre les décorations de saint Grégoire le Grand, de S. M. la

reine d'Angleterre (Crimée) et celle de commandeur du Medjidié.

Colonel PELLETIER de MONTMARIE (Louis-François-Charles-Théodore), né à Paris le 16 mars 1813.

(13 juillet 1858-24 février 1869.)

Elève à l'Ecole spéciale militaire en 1831, sous-lieutenant en 1835, au 56e de ligne, il passe ensuite à la légion étrangère.

Chef de bataillon en 1854 aux voltigeurs de la garde, puis au 91e de ligne, et de nouveau aux voltigeurs de la garde, il devient, en 1858, colonel du 89e de ligne.

En 1869, il quitte le régiment comme général de brigade.

Campagnes et blessures :

1840-1854. Afrique.

1854-1855. Orient. A reçu devant Sébastopol une balle et de nombreuses contusions sur tout le corps, à la suite d'une explosion.

1859-1860. Italie.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1846; officier en 1852; commandeur en 1860.

Le colonel DE MONTMARIE avait en outre reçu la décoration de S. M. la reine d'Angleterre (Crimée); la médaille d'Italie; la décoration du Medjidié et la médaille de Sardaigne.

Colonel MUNIER (Gustave-Joseph), né à Metz le 2 juin 1828.

(24 février 1869-15 mai 1871.)

Entré au service en 1846, comme élève à l'E-

cole spéciale militaire, sous-lieutenant en 1848 au 2e léger, il est mis en non-activité en 1851 et reparait la même année comme lieutenant au 11e léger ; puis on le retrouve avec différents grades aux tirailleurs algériens, au 53e de ligne, à la Légion étrangère, de nouveau aux tirailleurs algériens, puis au 47e de ligne.

Colonel du 89e régiment d'infanterie, le 27 février 1869, il retourne, en 1871, en Algérie prendre le commandement du 1er régiment de tirailleurs algériens.

Campagnes :

1851-1854. Afrique.

1854-1855. Orient. Corps des éclaireurs volontaires. Est cité, pour les services rendus, à l'ordre général de l'armée.

1855-1859. Afrique. S'est particulièrement distingué à l'affaire d'Aguimont et a été, pour ce fait, cité à l'ordre général de l'armée d'Afrique.

1859-1860. Italie. A eu, à Solférino, un cheval tué sous lui.

1861-1863. Afrique.

1863-1865. Mexique. A été cité une troisième fois à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite, en 1863, à Jamapa, où il eut encore un cheval tué sous lui.

1870-1871. Contre l'Allemagne. Commandait alors le 89e de ligne, et eut deux chevaux tués sous lui à la bataille de Sedan, sur le plateau de Floing.

1871. Répression de l'émeute du 4 avril à Marseille.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1857 ; officier en 1864 ; commandeur en 1871.

Le colonel MUNIER portait aussi la décoration de Notre-Dame de Guadalupe, celle de S. M. la reine d'Angleterre (Crimée), la médaille d'Italie et celle du Mexique.

M. le colonel MUNIER est actuellement général de division et grand-officier de la Légion d'honneur; il commande la 36e division d'infanterie, à Bayonne.

Lieutenant-colonel LESUR (Louis), né à Vireux-Molhain (Ardennes) le 25 août 1825.

(1871.)

A commandé le 89e de marche, depuis la formation de ce régiment jusqu'à sa fusion avec le 89e de ligne.

Le 13 novembre 1843, LESUR entre à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr et y devient grenadier. En 1845, il est nommé sous-lieutenant au 61e de ligne, passe, en 1852, en qualité de lieutenant, au 2e régiment de zouaves et suit son régiment en Crimée, en 1854, avec le grade de capitaine.

Son mépris du danger pendant le service de tranchée le fait remarquer de ses chefs, et quand le 2e zouaves est chargé d'attaquer les *Ouvrages blancs*, le colonel Clerc, qui se connaissait en courage, désigne le capitaine LESUR pour marcher avec sa compagnie en tête de la colonne d'attaque (nuit du 23 au 24 février 1855). Un des rares survivants de sa compagnie dans cette attaque, il reçut deux coups de feu à bout portant.

Proposé pour chevalier de la Légion d'hon-

neur en récompense de cette action d'éclat, il obtint cette distinction en 1856.

Guéri de ses blessures, le capitaine Lesur rejoint le 2e zouaves en Afrique.

En 1859, il se distingue à Magenta et à Solferino; après la campagne d'Italie, on le trouve en Afrique, puis il part, en 1864, pour le Mexique.

Il se signala à l'arrière-garde lors de la marche rétrograde de l'armée française, harcelée par la cavalerie mexicaine après le premier siège de Puebla.

Le 2 juillet 1862, le capitaine Lesur est nommé chef de bataillon au 47e régiment d'infanterie et rentre en France. Il reçoit, en 1868, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

La guerre de 1870 le trouve au 47e.

A Frœschwiller, le bataillon Lesur, en première ligne dès le commencement de la bataille, reste inébranlable sous la mitraille, jusqu'au moment où son chef l'entraîne à l'assaut du calvaire de Frœschwiller. Mais, accablé sous le nombre, il est obligé de céder le terrain; son cheval est tué sous lui et, bientôt après, une balle lui traverse la jambe.

Malgré cette blessure, appuyé sur son sabre, il continue à diriger la retraite de son bataillon, qui fait des pertes cruelles, mais se replie en bon ordre.

Epuisé par tant d'efforts et par la perte de son sang, le brave commandant s'arrête et va tomber aux mains de l'ennemi lorsqu'un fourgon qui passe le conduit à l'hôpital de Saverne, d'où il est transporté à Châlons.

Sa blessure à peine cicatrisée et la jambe

encore protégée par un appareil, il demande du service.

On le nomme, le 4 février 1871, à titre provisoire, lieutenant-colonel, pour commander le 89e régiment de marche, qui se forme de 20 compagnies de marche appartenant à autant de corps différents, et c'est avec ces éléments hétérogènes qu'il ose affronter cette épreuve si redoutable pour la discipline, la guerre civile.

Cependant, c'est à la tête de ces troupes qu'il parvient à déboucher le premier sur la place d'Italie, où il enlève une batterie aux fédérés et qu'il engage un combat acharné autour de la mairie de cet arrondissement, qui, prise et reprise trois fois, reste enfin à l'armée.

Il est cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite et le général de brigade Bocher écrit en ces termes au général de Susbielle, pour obtenir la confirmation du lieutenant-colonel Lesur dans son nouveau grade :

« Les états de services de cet officier militent assez en sa faveur. Il a passé sa vie en campagne et vient d'organiser le 89e de marche, qui est devenu, sous son commandement, un des meilleurs régiments. Je regrette vivement de ne pouvoir demander plus en sa faveur. »

Le lieutenant-colonel Lesur fut confirmé dans ce grade le 12 février 1872 et maintenu au 89e. Il comptait alors 20 campagnes et 3 blessures.

Il fut nommé en 1877 colonel au 118e régiment d'infanterie et bientôt après commandeur de la Légion d'honneur.

Prenant alors sa retraite, le lieutenant-colonel Lesur se retire à Grand-Pré pour gérer le patrimoine de ses enfants.

Décorations. — Outre la croix de commandeur, il portait la médaille de S. M. la reine d'Angleterre (Crimée), celles d'Italie et du Mexique et la décoration des saints Maurice et Lazare.

Colonel ALLARD (Louis-Fortuné-Alexandre), né à Mézel (Basses-Alpes) le 13 décembre 1827.

(15 mai 1871 - 1er août 1871.)

Entré au service en 1845 comme élève à l'Ecole spéciale militaire, sous-lieutenant en 1847 au 9e régiment d'infanterie, il conquit ses autres grades au 69e de ligne, au 38e de marche, au 136e de ligne et arriva enfin au 89e de marche le 25 mai 1871 comme colonel (1).

Nommé colonel à la suite le 1er août 1871, par suite de la nomination au 89e du colonel HECQUET, il passa au 28e de ligne le 29 juillet 1871.

Campagnes :

1850-1852. Afrique.
1855-1859. Orient,
1859-1863. Afrique.

Décorations. — Le colonel ALLARD était chevalier de la Légion d'honneur de 1860 et portait la médaille de Crimée.

Colonel HECQUET (Jules-Désiré), né à Toulouse (Haute-Garonne) le 30 octobre 1824.

(1er août 1871 - 14 décembre 1871.)

Soldat au 10e de ligne en 1844, puis admis à

---

(1) Voir page 84.

l'Ecole spéciale militaire, nommé sous-lieutenant en 1846, il passe ensuite à la légion étrangère, aux chasseurs à pied, au 51e et au 87e de ligne, au 20e et au 120e de marche.

Le 1er août 1871, il est nommé colonel au 89e. Remis lieutenant-colonel le 1er septembre de la même année par la commission des grades, il est placé en non-activité le 25 novembre.

Campagnes et blessures :

1850-1855. Afrique.

1855-1856. Orient. Blessé d'une balle au coude droit et cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite.

1859. Italie.

1870-1871. Contre l'Allemagne.

1871. Répression de la Commune.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1856, le colonel portait en outre la croix de la Valeur de Sardaigne, la médaille de S. M. la reine d'Angleterre (Crimée) et la médaille d'Italie.

Colonel PICHOT-DUCLOS (Félix-Auguste), né à Aurillac (Cantal) le 26 mars 1821.

(14 décembre 1871-4 mai 1880.)

Elève à l'Ecole spéciale militaire en 1840, sous-lieutenant en 1842 au 36e de ligne, il sert successivement au 19e régiment d'infanterie légère, au 2e grenadiers de la garde, au 6e et au 71e de ligne, est promu colonel au 89e de ligne le 4 décembre 1871 et quitte le régiment le 4 mai 1880, ayant été nommé général de brigade.

Campagnes et blessures :

1844-1848. Afrique.

1849-1852. Rome. A reçu dans cette ville une contusion à la face.

1859. Italie. A la bataille de Magenta, un coup de feu lui occasionne une nouvelle blessure à la face.

1870-1871. Contre l'Allemagne. A la bataille de Borny, une balle l'atteignit à la poitrine entrant au-dessus du sein droit et ressortant à la pointe de l'omoplate. Prisonnier de guerre à Metz, il resta en captivité du 29 octobre 1870 au 10 avril 1871.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1857, officier en 1868.

Le colonel Pichot-Duclos reçut aussi la croix de saint Grégoire le Grand et la médaille d'Italie.

Colonel LEPERCHE (Raoul-Napoléon-Philippe), né le 25 novembre 1831 à la Flèche (Sarthe).

(15 mai 1880-1er juin 1883.)

Soldat en 1850 au 11e léger, reçu la même année à l'Ecole de Saint-Cyr, et nommé sous-lieutenant en 1852 au 27e de ligne, il entra en 1853 à l'Ecole d'état-major.

Employé pendant la plus grande partie de sa carrière comme officier d'état-major, il fut successivement aide de camp du général Vergé, du général Bourbaki et du général Prud'homme de Fontenoy.

La guerre de 1870-1871 le trouva aide de camp du général Bourbaki.

Fait deux fois prisonnier par les Allemands à Metz le 28 octobre 1870 et à Ars-la-Quenexy (Moselle) le 1er novembre, il parvint à s'évader

et reprit du service auprès du général Bourbaki, avec lequel il fit la campagne de l'Est.

En vertu de la loi du 20 mars 1880, relative à la suppression du corps d'état-major, le colonal LEPERCHE passa, par suite du tirage au sort, dans l'arme de l'infanterie et fut nommé, le 15 mai 1880, au commandement du 89e de ligne.

Il mourut, regretté de tous, à l'hôpital Saint-Martin, à Paris, après une courte maladie.

« Le souvenir du colonel LEPERCHE demeurera comme l'image de toutes les vertus militaires. Il était le type le plus achevé et le plus élevé du soldat. Bon et brave au suprême degré, n'aimant que le devoir et la patrie, ayant consacré toute sa vie à ce culte, dont il était littéralement l'esclave, il est mort à la peine. Passionné pour son métier, juste pour tous, sévère pour lui seul, observateur scrupuleux et incorruptible des lois et des règlements, modèle d'abnégation, il mourut aimé, estimé, admiré, vénéré de tous ceux qui l'approchèrent. Soldat sans peur et sans reproche, son nom reste dans l'armée synonyme de *Loyauté* ».

(Extrait de l'historique du corps.)

Campagnes et blessures :

1854-1856. Orient. Blessure à la cuisse par un coup de feu devant Sébastopol, à la prise du Mamelon Vert. Citation à l'ordre de l'armée pour s'être distingué dans cette affaire.

1859-1860. Italie.

1870-1871. Contre l'Allemagne.

1871. Répression de la Commune. Blessé par une balle dans la poitrine à la prise de la gare de Clamart. Cité à l'ordre de l'armée pour l'im-

pulsion donnée à l'état-major de tranchée le 6 mai 1871.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1855, officier en 1870, commandeur en 1871.

Le colonel LEPERCHE reçut en outre la croix du mérite militaire de Savoie, la médaille de S. M. la reine d'Angleterre (Crimée), la décoration de l'ordre de la couronne de fer d'Autriche, celle de l'ordre de Léopold, la médaille d'Italie, la croix de saint Benoît d'Avize de Portugal et celle de l'ordre de l'Epée de Suède.

Colonel HARTY de PIERREBOURG, (Louis-Olivier), né à Paris le 6 mai 1833.

(2 juin 1883-14 juin 1883.)

Elève en 1852 à l'Ecole spéciale militaire, sous-lieutenant en 1854 au 19e de ligne, il passe successivement au 23e, au 109e et au 132e de ligne.

Nommé, le 2 juin 1883, colonel au 89e, il quitte le régiment douze jours après, sans y avoir paru, pour prendre le commandement du 132e de ligne (décision du 14 juin 1883).

Campagnes et blessures :

1854-1855. Orient. Fait prisonnier par les Russes, il rentra en France en 1855.

1861-1867. Rome.

1870-1871. Contre l'Allemagne. Blessé légèrement à la tête par un éclat d'obus, à la bataille de Rezonville. Fait prisonnier le 29 octobre 1870, il rentre en France le 15 juillet 1871.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'hon-

neur en 1868, il portait aussi la médaille d'Italie et celle du pape.

Colonel **TRAMOND** (Baptiste), né à Corrèze (Corrèze) le 23 novembre 1834.

(14 juin 1883 - 1er décembre 1883.)

Elève à l'Ecole spéciale militaire en 1853, sous-lieutenant au 19e d'infanterie en 1855, il sert ensuite au 75e de ligne, au 68e de marche devenu 68e de ligne, au 110e, au 80e, au 100e, au 66e et au 5e de ligne.

Colonel le 3 mai 1879, sous-directeur de l'infanterie au ministère de la guerre depuis le 21 novembre 1881, il est nommé, le 14 juin 1883, au commandement du 89e, en remplacement du colonel DE PIERREBOURG.

Mais, en passant du 5e au 89e, il conserve sa position de sous-directeur de l'infanterie et ne compte que pour ordre au régiment.

Six mois après, le colonel TRAMOND, promu général de brigade par décret du 1er décembre, est rayé des contrôles du corps, sans y avoir paru ; il est remplacé par le colonel BONNET.

Campagnes et blessures :

1859-1863. Italie.

1867-1868. Rome.

1870-1871. Contre l'Allemagne. Blessé d'un coup de feu à la tête, à la bataillle de Borny et cité trois fois à l'ordre de l'armée pendant la campagne. Prisonnier le 29 octobre, il réussit à s'échapper, gagna Lille et reprit du service.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1870, officier en 1881.

Le colonel TRAMOND portait en outre la médaille d'Italie et celle du pape.

Le colonel TRAMOND est décédé général de division, en 1889.

Colonel BONNET (Aristide-Michel-Florentin-Alexandre), né à Besançon (Doubs) le 9 août 1839.

(5 décembre 1883 - 22 décembre 1890.)

Elève à l'Ecole spéciale militaire en 1857, sous-lieutenant le 1er octobre 1859 au 18e de ligne, il obtient au même régiment les grades de lieutenant (24 juin 1865) et de capitaine (24 juillet 1870).

A la bataille de Frœschwiller, le 6 août, il est blessé d'un coup de feu à la partie interne et moyenne de la cuisse gauche.

Passé au 85e de ligne le 16 octobre 1870, le capitaine BONNET est nommé chef de bataillon au 87e de marche et participe à la répression de la Commune. Il reçoit une nouvelle blessure (coup de feu à l'épaule droite), le 15 mai 1871, à Neuilly.

Maintenu chef de bataillon par la commission de revision des grades, pour prendre rang à dater du 16 septembre 1871, le commandant BONNET passe le 25 octobre 1873 au 26e de ligne, est promu lieutenant-colonel au 8e de ligne le 3 mai 1879 et vient le 30 juillet 1881 commander l'Ecole normale de tir du camp de Châlons.

Il conserve le commandement de cette école jusqu'au 1er décembre inclus. Affecté tour à tour, pendant cette période, au 125e (8 août 1881), au 36e (13 mars 1883), au 96e (6 juillet 1883),

comme lieutenant-colonel, il est nommé, le 4 octobre 1883, colonel au 141e, et reçoit, le 5 décembre de la même année, le commandement du 89e régiment d'infanterie.

C'est à la tête de l'Ecole normale de tir que le colonel Bonnet (qui n'a pas cessé depuis cette époque de faire partie de la commission d'étude des armes portatives) a présidé, en y prenant une part active, aux études longues et difficiles dont l'objet était la création d'une arme de petit calibre et a puissamment contribué à doter l'infanterie française du fusil modèle 1886, sans rival encore en Europe (1).

Campagnes :

22 décembre 1859-14 juin 1860. Italie.

16 juillet 1870-28 janvier 1871. Contre l'Allemagne.

20 mars 1871-7 juin 1871. A l'intérieur.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 3 juin 1861 ; officier, le 20 décembre 1886.

Par décret du 22 décembre 1890, M. le colonel Bonnet a été nommé général de brigade et, par décision ministérielle en date du 29 décembre de la même année, désigné pour être adjoint au général de division commandant supérieur de la défense du groupe de Toul.

---

(1) On sait que les tenons de la tête mobile, qui, tout en assurant la fermeture d'une arme aussi puissante, régularisent le recul et permettent d'affaiblir la boîte de culasse sans inconvénient pour y loger le mécanisme de répétition, sont particulièrement de son invention.

Colonel BURLIN (Ernest-Emmanuel), né à Gaillon (Eure) le 5 mai 1838.

(29 décembre 1890.)

Engagé volontaire au 76e régiment d'infanterie le 5 mai 1856, il entre à l'Ecole spéciale militaire le 2 novembre 1857, y est nommé caporal le 7 avril 1859 et en sort comme sous-lieutenant au 10e bataillon de chasseurs à pied, le 1er octobre 1859.

Il suit en 1863 les cours de l'Ecole normale de tir et obtient le 1er prix d'instruction pratique donné par le Ministre de la marine et le 1er prix d'adresse dans le tir.

Lieutenant au 12e bataillon de chasseurs à pied le 12 août 1864, capitaine au 3e de ces bataillons le 24 août 1870, puis au 18e bataillon de marche de chasseurs à pied le 11 décembre de la même année, où il remplit, le 4 avril 1871, les fonctions d'adjudant-major. il reste en la même qualité, au moment de la fusion (30 août 1871), au 18e bataillon de chasseurs. Le 21 février 1872, il passe au 2e bataillon de chasseurs à pied et, le 22 août 1878, est promu chef de bataillon au 28e régiment d'infanterie.

Successivement lieutenant-colonel du 38e (17 décembre 1884), du 128e (30 décembre 1884) et du 72e régiment d'infanterie (8 septembre 1887), il devient colonel du 65e le 22 décembre 1888, après avoir été attaché, pendant près de quatre ans, comme sous-chef de la section technique de l'infanterie, au ministère de la guerre, du 10 mars 1881 au 14 janvier 1885.

Par décision ministérielle du 29 décembre 1890,

M. le colonel Burlin passa au commandement du 89e régiment d'infanterie.

Campagnes, blessures et citations :

Afrique. — Du 25 avril 1864 au 7 novembre 1868.

Contre l'Allemagne. — Armée du Rhin ; évadé de Metz ; armée du Nord, du 20 juillet 1870 au 7 mars 1871.

Plaie contuse à la main gauche le 23 décembre 1870 à la bataille de Pont-Noyelles (Somme).

A l'intérieur. — Armée de Paris ; armée de Versailles, du 18 mars au 7 juin 1871.

Cité à l'ordre général du 2e corps de l'armée de Versailles pour s'être particulièrement distingué dans les attaques pendant le siège dans Paris.

Afrique. — Du 10 novembre 1877 au 23 mai 1878.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur le 28 février 1871 ; officier, le 5 juillet 1882.

ANNEXE N° 3

ACTES DE COURAGE ET DE DÉVOUEMENT
ACCOMPLIS PAR DES MILITAIRES DU RÉGIMENT

Ces actes, qui honorent, en même temps que les individus, le corps auquel ils appartiennent, abondent à chaque page dans l'historique du 89e. C'est une mine dans laquelle on peut puiser à pleines mains.

14e régiment d'infanterie légère.

1827. *Dans la nuit du 24 au 25 juillet*, VIARD, chasseur au 14e léger, étant de garde au poste de la Grange-aux-Belles, à Paris, s'est jeté à minuit dans le canal Saint-Martin, au secours d'une famille entière qui, dans l'obscurité, venait d'y être précipitée avec une voiture; il eut le bonheur de sauver trois enfants.

Une médaille d'honneur, décernée par le Ministre de l'intérieur, en récompense de cette belle action, fut remise solennellement au chasseur VIARD, en présence du régiment sous les armes.

1832. Pendant l'épidémie de choléra qui décima le 14e léger, M. le chirurgien-major DOGUIN fit preuve du plus grand dévouement ; tout entier au soulagement des malades, il a montré autant d'habileté que de zèle, et s'est acquis, dans ces terribles circonstances, l'estime et l'attachement du régiment. Malade lui-même, il n'était occupé nuit et jour qu'à porter des se-

cours à l'ambulance. Il a sacrifié sa santé par des fatigues sans nombre. Honneur à lui !

1834. *Le 21 août,* un enfant de troupe, nommé DÉCHA, sauve un jeune enfant qui se noyait dans la Marne. Sur le rapport de M. le lieutenant général commandant la division militaire, le roi accorde à DÉCHA une médaille d'honneur.

1837. *Le 6 avril,* CARREAU, Auguste, chasseur au 14e léger, se distingue d'une manière toute particulière dans un incendie à Sarrebourg (Meurthe). Les autorités de la ville ayant informé le colonel de la belle conduite de ce soldat, CARREAU est placé dans une compagnie d'élite et mis à l'ordre du régiment.

Le 15 mai, AOST, caporal, sauve un de ses camarades qui, se promenant en bateau sur l'Ill, à Strasbourg, avec plusieurs caporaux, a été précipité dans la rivière. Le Ministre de l'intérieur lui accorde une médaille d'honneur et un diplôme pour perpétuer dans sa famille le souvenir de cet acte de dévouement.

Le 14 août, la portion du 1er bataillon en garnison à Lauterbourg éteint un incendie allumé par la foudre dans le village de Neviller.

Plusieurs sous-officiers et chasseurs méritent d'être cités dans le rapport du commandant de place.

Ce sont : PATOUX, DREYFUS, TREY, sergents-majors ; ANTOINE, BEAUSOLEIL, BAUR, ARNAULD, sergents ; ENAUX, DUPORTAIL, fourriers ; DUMAY, caporal ; NOEL, carabinier ; BEAUCÉ, ZIMMERLÉ, QUENIOT, VATRAS, VIGIER, ESCUDIER, chasseurs.

1838. 25 *février.* TRÉZEUX, caporal au 14e léger, sauve un enfant qui patinait sur le

canal Lamotte à Haguenau, et sous les pieds duquel la glace s'était rompue.

Ce caporal joint à son dévouement le mérite de refuser une récompense pécuniaire offerte par les parents de l'enfant qui lui doit la vie. Le Ministre de l'intérieur, par ordre du roi, accorde au caporal Trézeux une médaille avec diplôme.

1840. 4 *septembre*. Le sergent Duveuf retire un enfant tombé dans la rivière à Arras. L'endroit était dangereux : Duveuf s'y jette néanmoins sans hésitation et ramène sur la rive l'enfant qui allait périr. Une médaille d'honneur lui est décernée par le Ministre de l'intérieur.

1841. 31 *mai*. Le chasseur Desjardin, en congé à Pont-sur-Sambre, sauve la vie à un homme qui se noyait dans cette rivière.

Dans la nuit du 21 au 22 août, le 2e bataillon, parti d'Arras à 6 heures du soir, était à peine dans ses logements à Lens, qu'un incendie fut signalé dans une commune voisine, à Liévin; bon nombre de chasseurs, sous la conduite du sergent-major Legendre, y coururent aussitôt et, grâce à leurs efforts, une partie du village put être préservée. Quelques-uns d'entre eux avaient fait deux étapes dans la journée, car ils rentraient de Boulogne au moment du départ d'Arras.

Baure, sergent, sauva un enfant dans cet incendie et reçut une médaille d'honneur.

15 *septembre*. Le régiment étant à la baignade, Desjardin, chasseur déjà cité au mois de mai pour une action semblable, arrache à la mort un de ses camarades en train de se noyer.

Le colonel nomme Desjardin voltigeur et, sur le rapport mentionnant ces deux actes de dévoue-

ment, le Ministre de l'intérieur lui décerne une médaille.

1842. 10 *février*. Le caporal Lherme se fait remarquer par sa belle conduite à l'incendie de la manutention d'Arras.

8 *juin*. Un incendie éclate dans le hameau d'Aix-sur-Chaix, dépendant de la commune d'Alanzy (Belgique), en avant de Longwy. Quatre chasseurs du 14e léger : Roger, Desjardin, Deffusère et Ringinbach, se trouvant aux environs, accourent sur le lieu du sinistre et se précipitent à travers l'incendie, animant les habitants par leur exemple. Roger sauve au milieu des flammes une femme et un enfant, mais il est sur le point de succomber sous ce fardeau, quand Desjardin s'élance à son secours et l'aide à rapporter l'enfant et la mère.

Le roi des Belges accorda à ces quatre chasseurs des médailles d'honneur ; c'était la troisième fois que Desjardin était cité pour acte de dévouement. La compagnie d'assurances d'Arlon (Belgique) fut autorisée à offrir une médaille en vermeil au chasseur Roger. Enfin le Ministre de la guerre adressa au lieutenant général commandant la division, la lettre suivante :

« Général, j'ai reçu votre rapport du 11 courant, le dévouement dont le nommé Roger, du 14e léger, a fait preuve à l'incendie d'Aix-sur-Chaix (Belgique) me paraît mériter une récompense, et je prie le Ministre de l'intérieur de lui faire obtenir la médaille d'honneur.

» Je vous charge de témoigner ma satisfaction aux nommés Desjardin, Deffusère et Ringinbach,

qui ont puissamment contribué à éteindre l'incendie.

» *Le Maréchal secrétaire d'Etat de la guerre,*

» Signé : DE DALMATIE.»

1842. *Dans la nuit du 24 au 25 octobre,* vers 10 heures du soir, un violent incendie éclate à Longwy ; la garnison passe la nuit à combattre le fléau et, à la pointe du jour, parvient à se rendre maîtresse du feu.

Beaucoup de militaires du régiment méritent dans cette circonstance, par leur zèle et leur dévouement, d'être mis à l'ordre du régiment, et particulièrement les sergents FOURCADE et LHERME (déjà cités le 10 février), le voltigeur ROGER (déjà cité le 8 juin) et le carabinier KIEL, auxquels le roi accorde des médailles d'honneur.

M. le maire de Longwy écrit, à cette occasion, la lettre suivante :

« Monsieur le Colonel,

» L'incendie de la nuit dernière a été heureusement comprimé ; votre régiment a puissamment contribué à ce résultat par son énergie.

» Interprète des sentiments de ma commune, je vous prie de témoigner au 14e la vive reconnaissance de toute la population.

» *Le Maire,*

» Signé : MARÉCHAL. »

1843. *Le 4 septembre.* FANDEUR (Charles), chasseur au 14e léger, sauve deux jeunes ouvriers qui se noyaient dans la Moselle, à Thionville. Le maire écrit au colonel pour témoigner sa gratitude.

Le 7 octobre, le caporal BROQUET se signale par son zèle à l'incendie de la maison d'un liquoriste de la ville de Metz.

1844. 15 *mai.* L'ordre du jour suivant annonce à la division que le 14e a de nouveau donné des preuves de son dévouement et de son humanité :

« Le lieutenant général commandant la 3e division porte à la connaissance des troupes sous ses ordres que le Ministre de la guerre, informé du service rendu par la garnison de Longwy (14e léger et 11e dragons) aux habitants d'Aubange (Belgique), lors de l'incendie de leur commune, dans la nuit du 4 au 5 mai, applaudit à sa belle conduite et le charge de lui témoigner sa satisfaction, particulièrement à VILLEMAIN, sergent-major ; FURET, sergent ; ANGÉLIQUE, GEORGES, DUBOIS, GAILLARD, voltigeurs du 14e, Maréchal et Chazel, cavaliers au 11e dragons, qui se sont particulièrement distingués.

» Au quartier général, à Metz, le 15 mai 1844.

» Signé : baron ACHARD. »

Ces militaires reçurent plus tard du roi des Belges une médaille en argent et le capitaine DESCRESSONIÈRES une médaille de vermeil.

1845. BOURBON (Pierre), carabinier au 14e léger, reçoit une médaille d'honneur, pour avoir exposé sa vie en sauvant une femme et un enfant qui allaient être écrasés par une diligence, à la descente rapide d'une rue dans Sainte-Menehould (Marne), *le 3 octobre* 1844.

1847. 17 *septembre.* Le 14e reçoit les remerciements du maire de la ville de Saumur pour le concours et le dévouement apportés par la

portion du régiment en garnison dans cette place à l'occasion d'un incendie.

Un ordre de la subdivision de Maine-et-Loire cite au sujet de cet événement les militaires ci-après : HAUNARE, QUILICHINI, sergents ; MOINEAU, MOREAU, CHARPENTIER, carabiniers ; GENTI, JOLY, chasseurs.

1848. *Dans la nuit du 16 au 17 janvier,* le feu détruisit une grande tannerie, à Angers, sur la rive droite de la Maine.

Le 14e léger se porta avec son zèle ordinaire sur le lieu du sinistre et combattit le fléau avec énergie. Le maréchal de camp commandant la subdivision rendit hommage, dans un ordre daté du 18, à la belle conduite des troupes, et cita particulièrement le sapeur MATHIEU et les chasseurs SEGURET, CHAPPÉ et SONNEFRAND.

Dans les combats qui furent livrés pendant les journées de juin, et auxquels prit part le 14e, il y a lieu de citer, parmi les officiers et chasseurs qui se distinguèrent d'une façon toute spéciale, le capitaine DEVAUX, qui, malgré une blessure à la jambe droite, enflamma par son ardeur le courage et l'élan de ses hommes ; le chasseur BIZEUL, qui fit preuve de dévouement en s'exposant pour sauver un de ses officiers, et le capitaine WAUBERT, des carabiniers, qui contribua avec une vigueur extraordinaire à l'enlèvement de la grande barricade de la rue du Temple, après une lutte de près de trois heures.

1850. Deux militaires du 14e, le caporal PLANTIVEAU et le clairon BERTIN, qui ont fait preuve de courage et d'énergie dans l'arrestation d'un condamné, en luttant corps à corps avec lui,

reçoivent pour ce fait un témoignage de satisfaction du Ministre de la guerre.

1851. Dans la rencontre *du 9 juin* avec les insurgés, au *village des Mées* (Basses-Alpes), le capitaine Clerc, le lieutenant Cercelet, le capitaine Ladrie et le sous-lieutenant Quilicini se sont particulièrement distingués et ont été l'objet d'une citation.

L'acte d'énergie du soldat Mounier a été signalé précédemment, ainsi que la belle conduite des soldats de la 6e compagnie du 2e bataillon (1).

1852. *Le 28 juillet*, le voltigeur Pernot fait preuve de courage et de dévouement en arrêtant deux chevaux emportés, qui, sans ce brave militaire, auraient causé infailliblement quelque malheur.

A ce sujet, le général Hecquet, commandant la 9e division militaire, fit paraître l'ordre suivant :

« Le 28 courant, vers 8 heures du soir, le voltigeur Pernot, du 14e léger, était en faction rue Paradis (à Marseille), au logement du colonel, lorsqu'il vit passer à toute vitesse une calèche sans conducteur dont les chevaux avaient pris le mors aux dents et menaçaient de renverser en les écrasant de nombreux promeneurs.

» N'écoutant que son courage, Pernot s'est précipité, au péril de sa vie, à la tête des chevaux, qu'il a saisis par la bride, et a réussi à les arrêter, après avoir été traîné par eux pendant une trentaine de pas.

» Le général de division témoigne au voltigeur Pernot toute sa satisfaction pour le courage, le dévouement et la présence d'esprit dont il a fait preuve en cette occasion. »

---

(1) Voir page 57.

Le 20 *septembre*, dans un incendie qui détruisit les magasins de M. Camoin, artificier à Marseille, le carabinier LANDAIS du 14e, est lancé, par suite d'une explosion, en dehors de l'atelier et légèrement blessé. Il se relève et, avec un courage et un dévouement au-dessus de tout éloge, il pénètre dans l'appartement au milieu des flammes et en retire, au péril de ses jours, le corps de M. Camoin.

Un pareil acte d'abnégation honore à la fois son auteur et le corps auquel il appartient.

1853. 19 *février*. Le chasseur CHERBONEIX, de faction à une porte de Viterbe (Italie), sauve la vie, par son courage, sa présence d'esprit et son sang-froid, à plusieurs personnes, en arrêtant une voiture qu'un cheval emporté menaçait de briser.

Cet acte de dévouement vaut à CHERBONEIX une mention à l'ordre du jour.

25 *février*. Le caporal GENDREL est également cité à l'ordre du jour pour le zèle et l'intelligence dont il fait preuve dans un incendie à Civita-Vecchia.

89e régiment d'infanterie.

1867. 18 *mai*. Sur la proposition du général commandant la 22e division militaire, le Ministre de l'intérieur décerne, au nom de l'Empereur, une médaille de sauvetage au nommé JACQUET (Louis-Marie), fusilier, qui, étant en congé à Claveizolles (Rhône), a sauvé au péril de sa vie, un ouvrier tombé sans connaissance près de deux fourneaux de mine qui allaient faire explosion.

1869. 18 *janvier*. L'historique relate à cette

date la belle conduite de plusieurs militaires du régiment dans un incendie à Embrun (Hautes-Alpes).

Il signale particulièrement: RENAUD, sergent fourrier, qui a montré beaucoup de courage et dont la vie a été un instant en danger; PAULME, soldat, blessé au pouce droit et contusionné à l'épaule en abattant un toit; MAGNIN, clairon, qui a retiré du feu un homme tombé dans le brasier: HOUET, LEMERCIER, ARGOT, GOUTTENÈGRE, SERMANDIVON, CARLEU et GARREL, soldats, qui ont travaillé constamment, avec le plus grand courage, dans les endroits les plus périlleux.

30 *novembre*. Un détachement de jeunes soldats, commandés par le capitaine BONTENT, prête son concours pour éteindre un incendie dans le village de Fayence près de Grasse. Une femme doit la vie aux efforts de quelques hommes.

Cette belle conduite, signalée par le maire de Fayence, est mise à l'ordre du régiment le 2 décembre.

1870 16 *juin*. Le soldat Nardot, qui se baignait isolément, malgré la défense, dans les environs du Fort Carré (Antibes), est entraîné par les flots et va payer cher son imprudence, quand le soldat de 1re classe LAPAYRE, n'écoutant que son courage, se jette à la mer tout habillé et parvient à ramener son camarade, qui déjà avait perdu connaissance.

Sur le compte rendu du colonel, le Ministre de la guerre demanda et obtint pour LAPAYRE une médaille d'honneur.

1874. 14 *avril*. Un ordre du 5e corps fait connaitre le dévouement des soldats BLANC, MAUVAIS, SIMON, LAURENT, du 3e bataillon du 89e,

qui se sont jetés résolument à l'eau, le 30 mars, dans une rivière profonde et dangereuse, pour secourir un voiturier qui y était tombé avec ses chevaux et sa voiture.

5 *septembre*. Le Ministre de l'intérieur, sur la proposition du Ministre de la guerre, décerne des médailles d'honneur de 2e classe aux nommés GRANGEOT, sergent fourrier, et BARTHÈS, soldat de 2e classe, qui se sont signalés par des actes de courage et de dévouement, le premier à Montargis, le second à Saint-Denis.

1879. 10 *août*. Le soldat CABARET est mis à l'ordre du régiment pour l'acte de courage et de dévouement qu'il accomplit le 1er *août*, en se jetant, sans hésiter et au péril de sa vie, au secours d'un jeune homme qui se noyait dans le Loing à Montargis.

CABARET, en raison de sa belle conduite en cette circonstance, est élevé à la 1re classe et proposé pour la médaille de sauvetage.

19 *novembre*. Le sergent LE MAS DE SAINT-MARTIN est porté à l'ordre du régiment pour avoir sauvé la vie à un enfant qui allait être écrasé par une voiture.

Déjà, au 71e régiment, le 25 juillet 1878, ce sous-officier avait été l'objet d'une citation à l'ordre de son régiment pour avoir sauvé un homme en grand danger d'être noyé.

1882. 26 *mai*. L'ordre du régiment n° 56 signale ainsi qu'il suit la participation d'un officier du 89e au combat du Chott-Tigri :

« Il y a un mois, jour pour jour, un combat sanglant faisant le plus grand honneur aux soldats qui y prenaient part était livré en Algérie dans le

Chott-Tigri par un détachement de 50 hommes de la Légion étrangère, servant d'escorte à la brigade topographique du Sud-Oranais.

» L'intelligence et la bravoure dont chacun a fait preuve dans ces circonstances ne peuvent laisser le 89e indifférent. Officiers et soldats s'empresseront d'applaudir aux succès de leurs frères d'armes, sans autre réserve que le regret de ne pas s'être trouvés à leurs côtés au moment du danger. Ils sont d'autant plus heureux de le faire aujourd'hui que le capitaine DE LA CROIX DE CASTRIES, détaché à la brigade topographique, appelé à jouer le rôle principal dans cette rude affaire, est l'un des leurs, qu'il fait partie du régiment. Il ne saurait appartenir au colonel de louer la conduite des troupes engagées dans la journée du 26 avril dernier, mais il se plaît à reproduire ici les éloges qu'elles ont reçus de M. le général de division commandant le 19e corps d'armée, dans un ordre général du 11 mai courant :

« Dans ce combat inégal de six heures, soutenu
» contre des forces quinze à vingt fois supérieures,
» le détachement français a montré ce que peuvent,
» dans les circonstances les plus critiques, le sang-
» froid des chefs, l'énergie des soldats et la supé-
» riorité de notre armement. »

» La brillante attitude de M. le capitaine DE LA CROIX DE CASTRIES rejaillit sur le régiment tout entier dont il fait partie. Aussi le colonel décide-t-il que la conduite de cet officier au combat du Chott-Tigri sera mentionnée dans l'historique du 89e, et que le présent ordre y sera transcrit *in-extenso*.

» *Le Colonel:* Signé : LEPERCHE. »

1884. Le sergent DANIEL reçoit un diplôme d'honneur pour avoir retiré saine et sauve une femme en danger de mort dans le Loing.

GELOUX, sergent fourrier, se jette, le 30 avril,

tout habillé d'une hauteur de 4 mètres dans le Loing, profond à cet endroit, pour sauver un enfant de 4 ans tombé dans la rivière.

Le 1er *août*, les soldats GENTIL et BOTHOREL sauvent un jeune homme qui se noyait dans le Loing. Cette belle action leur vaut un diplôme d'honneur et une mention honorable.

1885. 5 *juin*. Le soldat GIBON, arrête, à Montargis, un cheval emporté, attelé à une voiture. Il est nommé, pour cet acte de courage, soldat de 1re classe et reçoit un diplôme d'honneur.

Le 25 *juin*, à l'école de natation, le soldat ENGLER, voyant un de ses camarades entraîné par le courant perdre pied, se jette à l'eau tout habillé et parvient, après de nombreux efforts, à le tirer de ce mauvais pas.

Quelques jours auparavant, il avait déjà sauvé un autre de ses camarades, qui, sans savoir nager, s'était aventuré dans un endroit profond du Loing et allait disparaître.

Le soldat ENGLER fut cité à l'ordre du régiment, nommé de 1re classe et reçut, après sa libération, un diplôme d'honneur.

4 *juillet*. Le tambour CARION retire du Loing une personne qui allait s'y noyer. Un diplôme d'honneur lui est décerné.

1886. 2 *août*. Le sapeur FLEURY arrête un cheval emporté, attelé à une voiture à quatre roues. Jeté à terre, traîné sur le pavé, il ne lâche pas prise, donnant ainsi la preuve d'une rare énergie. Cet acte de courage conjure de graves accidents. FLEURY est cité à l'ordre du régiment et, de retour daus ses foyers, reçoit une médaille d'argent de 1re classe.

1887. *Le* 17 *août*. Dans la matinée, à Sens,

près de l'hôpital, le soldat Roigneau, voulant arrêter un cheval attelé à une voiture, qui avait pris le mors aux dents, est grièvement blessé par une des roues, qui lui passe sur la tête. Sa vie est en danger pendant plusieurs jours. Le 9 septembre, Roigneau, hors de danger, est mis à l'ordre du régiment.

Le 13 novembre, à 5 h. 1/2 du soir, à Sens encore et dans le même faubourg Saint-Savinien, un jeune soldat, arrivé depuis quelques jours au corps, le nommé Devif, de la 1re compagnie du 3e bataillon, voyant un cheval sans conducteur, attelé à une voiture à quatre roues, parcourir à fond de train la rue très populeuse de ce faubourg, se jette à la tête du cheval et parvient à l'arrêter après avoir été traîné pendant quelques pas, préservant ainsi d'un danger certain deux petits enfants qui se trouvaient dans la voiture. Aussi modeste que courageux, Devif ne parle pas de ce qu'il a fait, et ce n'est que huit jours après que le lieutenant-colonel apprend par hasard son acte de courage. Devif est mis à l'ordre du régiment.

1888. 17 *décembre*. Le tambour Place, de la 4e compagnie du 2e bataillon, caserné au Mont-Valérien, arrête, au péril de sa vie, un malfaiteur dangereux qui venait de blesser une personne sur le pont de Neuilly.

Place est cité à l'ordre du régiment, et, sur la proposition du Ministre de l'intérieur. une médaille d'honneur est décernée, le 23 avril 1889, par le Président de la République, à ce courageux militaire.

1889. 4 *avril*. Trouet, de la 1re compagnie du 3e bataillon, soldat ordonnance du capitaine

Simon, est mis à l'ordre du régiment et nommé de 1re classe pour avoir aidé au sauvetage de trois hommes tombés dans l'Yonne, à Sens, en un endroit très profond, à la suite d'un accident survenu au bateau sur lequel ils étaient montés.

1890. 30 *juillet*. Le soldat de 2e classe GAUTHIER, de la 3e compagnie du 1er bataillon, se jette à l'eau tout habillé pour secourir un de ses camarades, le soldat Masson, de la 4e compagnie du même bataillon, qui courait le danger de se noyer. Cité à l'ordre du régiment pour cet acte de courage et de dévouement, le soldat GAUTHIER est nommé soldat de 1re classe.

ANNEXE N° 4

Etat des officiers faisant partie du 89e à la date du 20 février 1891.

Etat-major.

MM. Burlin, colonel; d'Heilly, lieutenant-colonel; Lang, major; Breton, médecin-major de 1re classe; Renne, capitaine d'habillement; Mentrel, capitaine trésorier; Collinet, médecin-major de 2e classe; Munschina, médecin aide-major de 1re classe; Bonnier, lieutenant adjoint au trésorier; Marais, sous-lieutenant porte-drapeau; Suzanne, chef de musique.

1er *bataillon.*

MM. Hanet-Cléry, chef de bataillon; Goujet, capitaine adjudant-major.

1re *compagnie.* — MM. de Framond, capitaine; de la Londe, lieutenant; Simon, sous-lieutenant.

2e *compagnie.* — MM. Haas, capitaine; de Gouvello, lieutenant; Descroizette, sous-lieutenant.

3e *compagnie.* — MM. Saint-André, capitaine; Bruneau, lieutenant; Faivre, sous-lieutenant.

4e *compagnie.* — MM. Génisset, capitaine; Bourdot, lieutenant; Klein, sous-lieutenant.

2e *bataillon.*

MM. Rouge, chef de bataillon; de Bonnerive, capitaine adjudant-major.

1re *compagnie.* — MM. Lefèvre, capitaine; Brouard, lieutenant; Véran, sous-lieutenant.

2e *compagnie.* — MM. Peiro, capitaine; Seymour-Thivier, lieutenant; Delauzon, sous-lieutenant.

3e *compagnie*. — MM. Amiotte, capitaine ; Peuchot, lieutenant ; Petit, sous-lieutenant.

4e *compagnie*. — MM. Marquis, capitaine ; Vignolet, lieutenant ; Vallière, sous-lieutenant.

3e *bataillon*.

MM. Deflandre, chef de bataillon ; Clavel, capitaine adjudant-major.

1re *compagnie*. — MM. Simon, capitaine ; Agostini, lieutenant ; Cretin, sous-lieutenant.

2e *compagnie*. — MM. de Chargère, capitaine ; Lenoir, lieutenant ; Banès, sous-lieutenant.

3e *compagnie*. — MM. Boudier, capitaine ; Rimet, lieutenant ; Lambert, sous-lieutenant.

4e *compagnie*. — MM. Privat, capitaine ; Giroud, lieutenant ; Guillemin, sous-lieutenant.

4e *bataillon* (cadre complémentaire).

M. Pajol, chef de bataillon.

1re *compagnie*. — MM. Rebert, capitaine ; Frachebois, lieutenant.

2e *compagnie*. — MM. des Brosses, capitaine ; de Loynes, lieutenant.

3e *compagnie*.— MM. Pénet, capitaine ; Maquet, lieutenant.

4e *compagnie*. — MM. Armynot du Chatelet, capitaine ; Boucher, lieutenant.

OFFICIERS DE RÉSERVE.

Capitaines. — MM. Herbillon, Legrand.

Sous-lieutenants. — MM. Heurteau, Lefront, Hallays, Thiberge, Mittet, Colchen, Bonnet, Roblot, Favre, Weil, Laplaiche, Pêau, Rousseau, Polette, Plessy, Dussault, Chalvon-Demersay. Charles, Roudault, Guillemeau, Galicier, Cadet, Crochot, Challié, Maquaire, Baury, Decker, Zanote, Simonnet, Delétang, Fayolle, Legendre, Besnard, Barbeau, Channeboux.

Médecins. — MM. Delétang, aide-major de 2e classe ; Vigne, Reuet, Robineau.

TABLE DES MATIÈRES

ANNEXES

Paris et Limoges. — Imp. milit. Henri Charles-Lavauzelle.

